40e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 45 8 NOVEMBRE 1923

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète	20 fr. 50
	Édition partielle	14 fr. 50

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement à nos Bureaux, à Langres.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Mgr Freppel. *(Trentième et dernier article).* — La mort de l'évêque, 705. — Sympathies de l'épiscopat, 706 ; l'allocution du président de la Chambre, M. Floquet, 707. — Jugements de la presse, 707. — Le monument de Falguière dans la cathédrale d'Angers, 708. — Discours de Mgr Touchet pour l'inauguration ; émouvante péroraison, 709. — Trente ans après : la translation du cœur à Obernai, 710. — Lettre pastorale de Mgr Rumeau, 710. — Les cérémonies d'Angers ; discours de Mgr Duparc, 711. — Les fêtes de Strasbourg, 713. — A Obernai le 21 juillet 1921, 715. — Conclusion. « Je ne me connais au cœur que deux passions : l'amour de l'Eglise et l'amour de la France, » 718.
Liturgie. — Consultations diverses, 719.

PRÉDICATION

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXIX. Les vertus naturelles et les petites vertus, 577.
Pour la fête de sainte Cécile et de sainte Catherine. — Leur vie et ses leçons, 581.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — LIX. *5e Dim. après l'Epiphanie :* Nécessité de la prière, 583. — LX. *6e Dimanche :* Le dimanche et la famille, 585.
Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du Dimanche. — LII. 24e Dim. après la Pentecôte, 586.
Sujets de circonstance. — Sermon de charité en faveur d'une Conférence de St-Vincent de Paul, 588.

AVIS DE TRAITES

Un certain nombre d'abonnés n'ont pas encore réglé leur abonnement pour l'année en cours. A tous nous avons adressé une lettre de réclamation, à laquelle était jointe une formule de mandat-chèque. Ceux qui n'ont pas répondu préfèrent sans doute payer par traite postale. Celle-ci leur sera présentée à partir du 20 courant, augmentée des frais de recouvrement.

A nos abonnés de l'Etranger

Les conditions économiques ne s'étant pas modifiées, le prix de l'abonnement pour 1924 reste fixé au même tarif que celui de 1923 (voir *couverture* du 26 octobre 1922), c'est-à-dire :

	Edit. complète	*Edit. simple*
CANADA :	3 piastres	2 piastres
ETATS-UNIS :	3 dollars	2 dollars
ANGLETERRE :	12 shillings	8 shillings
SUISSE :	15 fr. suisses	10 francs suisses
ESPAGNE :	15 pesetas	10 pesetas

Quant aux autres pays dont la monnaie est en perte sur le franc, par ex. la Belgique et l'Italie, nous sommes obligés de demander la valeur correspondant, *en francs français,* à 20 f. 50 ou 14 f. 50 au cours du jour où l'on nous fera le paiement.

Enfin, les abonnements pour l'Etranger étant strictement payables d'avance, il est indispensable que nous recevions *avant le 31 décembre* le montant du renouvellement, si l'on veut ne pas subir d'interruption dans le service de l'*Ami.*

PETIT COURRIER

L'*Ami du Clergé* serait désireux de savoir quels sont les Chapitres de France qui se sont donné des Statuts capitulaires revus depuis la publication du *Codex*. Si lesdits Statuts sont imprimés, prière d'indiquer où on peut les avoir. Merci d'avance aux amis qui voudront bien nous envoyer ces renseignements.

Q. — Voudriez-vous m'indiquer les ouvrages à consulter pour préparer soigneusement une série d'instructions sur le *Pater ?*

R. — A défaut d'une bibliographie complète du sujet, laquelle serait sans doute considérable, nous nous bornerons à quelques indications.

On pourra d'abord consulter les bons commentaires des Evangiles sur les deux textes du *Pater* (Mt., VI, 9-13 et Luc. XI, 2-4), sans négliger la *Catena Aurea* de S. Thomas, ni le bon vieux

Cornelius a Lapide, dont les citations et références patristiques sont ici particulièrement intéressantes.

Le Docteur Angélique a consacré un de ses opuscules à l'*Expositio Orationis Dominicæ* (t. XVI de l'édit. de Parme). — On trouvera dans les Œuvres de sainte Thérèse deux explications du *Pater :* l'une, plus simple, est une série de *Méditations* pour les sept jours de la semaine ; l'autre est renfermée dans les chapitres XXVII-XXXVIII du *Chemin de la perfection,* où les paroles du *Pater* servent de cadre à l'explication des divers degrés de l'oraison. — Le tome XVII du *Theologiæ Cursus completus* de Migne contient, col. 1278-1297, une *Dominicæ Orationis brevis explicatio,* qui forme le chapitre VIII du traité *De oratione* de Suarez ; et, col. 1310-1384, une explication plus détaillée de la même prière, par Natalis Alexander (le Dominicain Alexandre Noël, 1639-1724). — A signaler encore parmi ces vieux auteurs, aujourd'hui presque oubliés, mais qui méritent pourtant d'être connus et pratiqués, Jacques Marchant, qui dans son *Hortus Pastorum* nous offre tout un traité sur l'Oraison dominicale, où il y a beaucoup à prendre (le texte latin et la traduction française se trouvent au tome III, p. 140-338, du *Jardin des Pasteurs,* édit. Vivès, 1865). — Il faut relire aussi les quelques pages si lumineuses et si pénétrantes de Bossuet dans ses *Méditations sur l'Evangile* (Sermon sur la montagne, 22e-27e jours).

Parmi les auteurs plus rapprochés de nous : — Mgr Landriot, dont les belles *Instructions pastorales sur l'Oraison dominicale* ont été réunies en un vol. in-12, Paris, Gabalda ; — Mgr Curé, *L'Oraison dominicale, ses rapports avec les sept Dons du St-Esprit, les sept péchés capitaux, les vertus théologales et cardinales et les Béatitudes,* 4 vol. in-8, Paris, libr. St-Paul, 6, rue Cassette ; — abbé Daymard, *Le Pater,* ou Instructions sur l'Oraison dominicale, 1 vol. in-12, Lethielleux (épuisé) ; — abbé Th. Besnard, *La Prière du Maître,* conférences quadragésimales, in-12, 7 f., Lethielleux ; — deux ouvrages dont le titre explique le caractère spécial : *Exposé complet de la doctrine du Pater* pour la défense de l'Eglise contre les erreurs et les persécutions contemporaines, par le R. P. Antoine de Roanne (libr. Saint-Paul), et *L'Evangile du Pater et de l'Ave,* 32 instructions pour le Mois de Marie, par le chanoine C. Quiévreux, in-8, 8 f., Lethielleux ; — à la même librairie, in-12, 7 f., *La Prière divine, le Pater,* œuvre posthume du P. Monsabré, et, bien qu'elle soit restée inachevée, la meilleure peut-être de l'illustre orateur.

Signalons encore une trentaine de méditations du chanoine Beaudenom dans le tome III de ses *Méditations affectives et pratiques sur l'Evangile* (pp. 113-243), qui justifient pleinement le titre de l'ouvrage (4 vol. in-18, 11 f., Lethielleux).

Enfin, et nous aurions pu commencer par là, l'*Ami du Clergé paroissial* a donné seize instructions sur le *Pater* en 1894 et 1895, neuf en 1911, et vingt-cinq en 1920.

Q. — Quel ouvrage de religion faudrait-il mettre entre les mains d'un vieillard qui aurait besoin d'être ramené au sentiment religieux, 1 ou 2 vol. bien simples et bien clairs ?

R. — Les livres de ce genre sont légion, répondant à des besoins et à des mentalités d'une infinie diversité. Ce qui va à l'un ne dit rien à l'autre, ou même pourrait lui être délétère. Seul, celui qui connaît le malade est à même de faire un choix éclairé, en s'aidant de recensions où l'on s'efforce à mettre en lumière non pas précisément les vertus littéraires de chaque ouvrage, mais son caractère pratique et ses utilités respectives. C'est là une considération que nous ne cessons de rappeler, et qu'il ne devrait pas être nécessaire de rappeler, tellement elle saute aux yeux ! Vous pouvez prendre toujours, en attendant, *Le Vieillard,* de Mgr Baunard, Paris, de Gigord, 10 f., dont la vertu salutaire est universellement reconnue.

Q. — Je voudrais connaître des ouvrages traitant les sujets suivants : Catholicisme social, organisation des forces catholiques.

R. — Voir les 5 séries de Goyau, *Autour du catholicisme social ;* les vol. de Turmann, dont le dernier paru a eu sa recension ici il y a quelques semaines ; plusieurs vol. de Mgr Gibier ; et d'ailleurs la multitude d'ouvrages nouveaux ou réédités annoncés ici chaque année.

S. PIERRE D'ALCANTARA. **Traité de l'oraison et de la méditation.** Trad. par le P. Ubald d'Alençon. — In-16 de XXXII-216 p., 3 f., *franco* 3 f. 50. — Paris, libr. St-François, rue Cassette, 4.

« Petit livre qui est à présent entre les mains de presque tout le monde, » écrivait sainte Térèse dès 1565 (dans sa *Vie par elle-même*). Quand la Sainte écrivait cela, le petit livre comptait à peine dix années d'existence. Depuis, les éditions n'ont cessé de se multiplier. C'est un livre fait surtout d'avis tout pratiques, que l'on sent vécus, — vécus par le Saint lui-même et par les âmes dont il était chargé. — Il s'adresse surtout aux commençants et aux directeurs. Il insiste d'abord sur la purification de l'âme et sur son illumination par la méditation de la Passion. Sa note particulière est d'ailleurs l'attachement à la Sainte Humanité. Le Saint († 1562) demande lui-même, à plusieurs reprises, qu'on s'en serve avec une grande liberté, notre grand maître spirituel étant le Saint Esprit. — La première version française est de 1606 ; et dès cette même année, S. François de Sales se faisait son propagateur : « Alcantara est fort bon pour l'oraison, » écrivait-il à la présidente Brulart.

Le Diable existe-t-il ? Que fait-il ? par L. Bremond. — In-12 de 157 p., 3 f. 50. — Paris, Téqui.

Sérieuses pages, où l'on reconnaît la plume d'un professeur de théologie. Généralités sur la puissance des esprits angéliques, les limites de la puissance démoniaque, les tentations démoniaques, l'obsession démoniaque, les signes de possession, les différences essentielles entre la maladie proprement dite et la possession démoniaque. Puis, essais d'exégèse des phénomènes spirites : les vues de l'auteur sont utiles à méditer et nous aideront à pousser plus loin la science qu'il nous présente.

L'Oraison et la Messe avec Marie Reine des cœurs, par J.-M. Texier. — In-12 de VI-388 p., 7 f. 50. — Paris, Téqui.

Ces pages ont paru, pour la plupart, dans la *Revue des Prêtres de Marie Reine des cœurs,* dont M. Texier est directeur. Elles s'adressent donc d'abord au clergé et veulent l'aider à réaliser toujours mieux la vie d'union avec Marie. Mais elles parleront au cœur de tout le monde. Une soixantaine de méditations sur les caractères de la dévotion à Marie, sur ses principales fêtes. Et c'est écrit dans la langue si délicate et si fine, si aimable et si solide, que connaissent et que goûtent tant les lecteurs des précédents ouvrages de M. Texier.

Contre la TOUX les Rhumes et l'Insomnie
il n'est pas de meilleur remède que le véritable
SIROP D'AUBERGIER
au Lactucarium.
Contre les ENROUEMENTS, prendre la PATE d'AUBERGIER, non sucrée, très appréciée des orateurs.
COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

40e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 45 8 NOVEMBRE 1923

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Mgr FREPPEL

(Trentième et dernier article)

Sommaire. — La mort de l'évêque. — Sympathies de l'épiscopat ; l'allocution du président de la Chambre, M. Floquet. — Jugements de la presse. — Le monument de Falguière dans la cathédrale d'Angers. — Discours de Mgr Touchet pour l'inauguration ; émouvante péroraison. — Trente ans après : la translation du cœur à Obernai. — Lettre pastorale de Mgr Rumeau. — Les cérémonies d'Angers ; discours de Mgr Duparc. — Les fêtes de Strasbourg. — A Obernai le 21 juillet 1921. — Conclusion. « Je ne me connais au cœur que deux passions : l'amour de l'Eglise et l'amour de la France. »

I. — Mgr Freppel rentra à Angers le jeudi 17 décembre 1891. Le voyage fut pénible ; mais l'évêque avait annoncé une grande ordination pour le samedi : le devoir commandait.

Au matin de la cérémonie, il se trouva tellement fatigué et malade qu'il put faire seulement l'ordination des ordres majeurs, remettant au lendemain la tonsure et les ordres mineurs.

— J'achèverai demain, dit-il. Je reviendrai dans ma cathédrale, dussè-je m'y traîner sur mes genoux !

Pour la première fois, le mal fut plus fort que sa volonté. Le lendemain dimanche, il dut garder la chambre. Il souffrait beaucoup, mais son visage conservait sa fermeté. Le lundi 21, il écrivit encore quelques lettres : « Je ne suis pas malade, » disait-il à son entourage qu'il voyait alarmé. Il reçut même à sa table ses commensaux habituels.

Le soir, il se coucha à neuf heures. Mais son fidèle domestique Edouard Dubillot se tint dans le cabinet voisin, prêt à accourir au premier appel. C'était l'heure où le malade éprouvait d'ordinaire une crise inquiétante de suffocation. Il appela Edouard, parce que la crise se prolongeait et devenait aiguë. Edouard entra. Le malade était sur son séant, hésitant à se lever pour se mettre dans son fauteuil. Soudain il porta vivement la main à son front en criant : « Oh ! que j'ai mal ! »

Alors sa parole devint embarrassée et il s'affaissa dans les bras de son fidèle serviteur. Celui-ci appelle aussitôt les personnes de l'Evêché. Tout le monde accourt. Une congestion cérébrale s'était déclarée, et le mal faisait de rapides progrès.

L'évêque était soutenu dans son fauteuil et ne pouvait parler. Mais il avait toute sa connaissance. On se hâte d'aller chercher un médecin.

Autour de lui, tout en larmes, Mgr Pessard, Mgr Maricourt, MM. Grimault, Thibaud et Pinier se mettent en prière et lui suggèrent de pieuses pensées. Mgr Pessard lui donne l'absolution avec l'indulgence *in articulo mortis*. Le malade s'était confessé la veille au P. Julien.

Le docteur Thibault arrive, le replace sur son lit et essaie, sans aucun succès, de lui rendre la parole et de le soulager. M. le Curé de la Cathédrale prévenu aussitôt apporte les saintes Huiles. On annonce à l'évêque qu'il va recevoir l'Extrême-Onction. Il fait signe qu'on lui passe au cou sa croix pectorale et il se recueille visiblement, pendant qu'on lui administre le sacrement des mourants. La parole lui revient un instant, et il cherche à se faire comprendre ; il fait des efforts pour prononcer les noms de ceux qui l'entourent et qu'il reconnaît tous. Le nom du P. Julien vient se placer sur ses lèvres.

Vers onze heures arrive le docteur Dezanneau. Il constate que le côté droit est paralysé. La respiration devient plus pénible. La mort paraît imminente. Alors on récite à genoux auprès de son lit les prières des agonisants, puis le chapelet.

Après minuit, Mgr Chesneau, vicaire général, qu'on est allé prévenir, vient joindre ses prières à celles de la famille épiscopale.

Une religieuse de l'Espérance est là qui prodigue ses soins au malade et parvient à le ranimer. Il ouvre les yeux, regarde M. Pinier qui est à son chevet, lui tend la main en lui disant d'une voix très faible : « Adieu ! Adieu ! » A plusieurs reprises il demande aussi de l'eau de Lourdes. Il paraît se rendre compte de son état et il se montre animé d'une douce résignation. La nuit se passe dans des alternatives de suffocations, de prostration et de retour momentané à la vie.

Le lendemain mardi, 22 décembre, dans la matinée, il reconnaît encore le P. Julien qui lui donne une suprême absolution. Mais le mieux disparaît et le mal s'aggrave. Le docteur Farge qui survient déclare qu'il n'y a plus d'espoir.

Cependant la nouvelle de sa maladie s'est aussitôt répandue dans la ville. Le matin, dans toutes les églises, on l'a recommandé aux prières des fidèles. C'est une consternation générale.

A dix heures, le Vénérable Chapitre vient en corps prier auprès de lui, et adoucir son agonie.

« Vers midi, raconte M. Grimault, il fut visible que le dénouement approchait. Toute l'assistance s'agenouilla pour recommander à la bonté divine

l'âme du grand évêque qui allait mourir. A midi quarante minutes se produisit la crise suprême : *Proficiscere, anima christiana,* dit une voix en prononçant les dernières prières des agonisants. A ce moment, le visage du malade s'empourpra, une convulsion dernière le souleva, puis il s'affaissa doucement en laissant échapper un cri qui fut comme le dernier écho de sa grande voix. Elle était éteinte pour toujours. »

Le mal foudroyant et sa langue qui n'articulait plus ne lui avaient pas permis d'exprimer sa suprême pensée. Elle est consignée dans ses remarquables écrits et lui-même l'a résumée dans ces paroles qui lui survivront : « Dieu ne nous a pas ordonné de vaincre, mais de combattre. »

Il avait combattu jusqu'au bout, et bien combattu.

Il n'était âgé que de 64 ans.

II. — Ce fut alors dans toute sa bonne ville d'Angers, qui l'aimait, qui était fière de lui, une explosion de douleur et de regrets. Les sympathies vinrent de partout éclater autour du lit funèbre où il paraissait sommeiller. Pour la première fois le grand travailleur se reposait.

Les fidèles affluèrent devant sa dépouille mortelle, non seulement d'Angers, mais des environs, et d'ailleurs. Une pauvre femme du Finistère accourut de son pays pour passer une nuit en prière devant le corps du vénéré défunt. Elle arriva le soir, s'assit auprès de la couche funèbre, silencieuse, pria toute la nuit avec ferveur et repartit le lendemain, sans s'arrêter aux curiosités de la ville et sans dire son nom.

Aussitôt que le cardinal Rampolla apprit la maladie de Mgr Freppel, il télégraphia que le Saint-Père priait pour lui et lui envoyait sa bénédiction apostolique, et après sa mort il témoigna « son profond regret. » C'est une « immense perte, » mande le cardinal Parocchi, cardinal-vicaire.

Mgr Lamarche, évêque de Quimper, télégraphie : « La mort de Mgr Freppel est une grande perte pour l'Eglise de France, un malheur irréparable pour le diocèse d'Angers, et pour sa chère Bretagne un immense chagrin que je ressens plus que personne. *Bonum certamen certavit.* »

L'évêque du Mans, Mgr Labouré : « J'avais vu Mgr Freppel le 9 à Paris. Nous avions causé très longuement et j'avais admiré la lucidité de son esprit, la netteté de son langage. Les traits avaient vieilli, mais, somme toute, j'étais sorti enchanté et rassuré. Et aujourd'hui il faut se courber devant la triste réalité et s'incliner sous la main de Dieu. Le vaillant d'Israël est allé recevoir sa récompense. Mais qu'il va nous manquer pour les combats de chaque jour ! »

« Il est vraiment mort au champ d'honneur, écrit Mgr Perraud, évêque d'Autun, les armes à la main, en combattant vaillamment, comme il l'avait toujours fait, pour la défense de l'Eglise et de ses droits... J'ai déjà dit la sainte Messe le jour de Noël pour mon ancien et illustre collègue de la Sorbonne. »

Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins : « La perte de Mgr Freppel est une calamité publique, non seulement pour notre pauvre France, mais pour tous les chrétiens, quel que soit leur pays, tant sa parole avait d'autorité et de retentissement au service de tous les principes religieux et sociaux. Pour ses compatriotes elle avait un mérite de plus : celui de traiter toutes les questions d'affaires, n'importe de quel genre, avec une lucidité, une précision, une rapidité et une sûreté de vues incomparables. Chez l'orateur, le théologien, le canoniste, le légiste doublaient l'homme. Aussi n'ai-je connu personne qui lui fût supérieur : l'élévation de ses sentiments, et il l'a bien prouvé dans son amour pour la France, égalant celle de ses pensées. C'était un homme complet ! »

Même jugement émis par Mgr Bourret, évêque de Rodez : « ... J'étais peut-être celui de ses compagnons de Sorbonne avec lequel il avait eu le plus de rapports. Ceux qui m'entourent m'ont souvent entendu dire que je ne croyais personne au-dessus de Mgr Freppel pour dirimer une question de théologie et de rapports de l'Eglise et de l'Etat. Il était sur ce point d'une étendue de connaissances et d'une sûreté de jugement qu'il serait difficile de dépasser.

« Dieu l'a pris au moment où il semblait que les services à rendre fussent plus nombreux encore que les services rendus. Quels sont ses desseins ? Lui seul le sait. Mais il sera bien difficile de remplacer cette grande voix qui s'imposait à tous ceux qui l'entendaient, et elle se faisait entendre souvent ; sans excepter de cette influence ceux-là mêmes qui la combattaient. Qui prendra sa place, et surtout qui pourra l'occuper ? »

Enfin ce cri du cœur vivement attristé de Mgr Luçon, évêque de Belley : « Quel deuil ! Je ne puis en distraire ma pensée ! »

Tous ces témoignages, et ceux que nous ne pouvons rapporter des évêques, de l'Abbé de Solesmes, du P. Picard, des Ordres religieux, formeraient un beau livre d'or.

De son pays vinrent également les sympathies les plus ardentes et les plus attristées. M. le Curé d'Obernai écrit au Chapitre d'Angers :

« La ville d'Obernai s'unit au Vénérable Chapitre et à tout le diocèse d'Angers pour pleurer la mort si inattendue de l'illustre Evêque. Les Obernois assistent en esprit à la solennité des obsèques. Sans la rigueur de la saison et sans d'autres circonstances, une nombreuse députation se serait jointe à tout le diocèse d'Angers, et se serait fait un devoir de rendre les derniers devoirs à l'illustre Prélat. Car Obernai cherchait toujours à rendre à son éminent fils l'amour que celui-ci lui portait. Les Obernois étaient fiers de leur illustre compatriote : ils le suivaient avec un saint orgueil dans les différentes phases de sa brillante carrière ; ils n'avaient qu'un seul regret, c'est celui de le posséder si rarement et pour si peu de temps au milieu d'eux.

« A la première nouvelle de la mort du regretté défunt, la grande sonnerie a annoncé à toute la ville la perte douloureuse que nous venions de faire. C'était une consternation générale. A l'office de Noël, j'ai retracé en peu de mots les circonstances principales de la vie si remplie de notre illustre compatriote, et, après le sermon, toute l'assemblée a dit trois *Pater* et

Ave pour le repos de son âme. J'ai encore annoncé que dès que les rubriques le permettront, nous ferons un service solennel auquel certainement toute la paroisse assistera. J'ai invité en outre tous mes paroissiens à continuer de prier pour leur cher compatriote et à faire la sainte communion pour le repos de son âme. Je suis sûr qu'ils le feront, car ils aimaient toujours beaucoup Mgr Freppel. »

Un de ses élèves de Stotzheim lui dédia ces lignes lapidaires :

Dilecto concivi, illustri episcopo, facundo Galliæ oratori, strenuo Ecclesiæ defensori Alsatia mœrens valedicit. — Glœckler, *defuncti alumnus.*

III. — De nombreuses dépêches de condoléances arrivèrent des catholiques comme MM. Harmel, Claudio Jannet, Lucien Brun, Albert de Mun, Chesnelong, Charles Périn, et même des adversaires ou des incroyants, comme Georges Laguerre ou Frédéric Passy. A la Chambre, la mort de l'évêque d'Angers si soudaine, puisque huit jours auparavant il occupait encore la tribune, causa une stupeur douloureuse. Quand M. Floquet, président de la Chambre, annonça qu'il venait de mourir, il y eut une sincère émotion et il se fit un silence religieux. Dans ce silence il y avait peut-être du regret, car pendant dix ans l'évêque-député qui disparaissait avait recueilli plus d'injures que d'applaudissements, et même quand il avait pleinement raison et qu'il soutenait le droit avec une conviction profonde et un incontestable talent, le parti pris et la mauvaise foi commandaient les interruptions, les murmures et les fureurs. Les députés s'en souvenaient et ils voulaient réparer leurs inconvenances. Ils le firent en applaudissant le discours de leur Président. Celui-ci mettait une sorte de coquetterie dans les oraisons funèbres des députés ; il ajouta à l'éloge de Mgr Freppel une dignité parfaite de tenue et de langage. Pour la première fois la Chambre entendit saluer de son titre légitime « Monseigneur l'évêque d'Angers. »

Voici, d'après le *Journal Officiel*, le texte de l'allocution de M. Floquet :

M. le Président. — Messieurs, vous le savez déjà comme toute la France, la Chambre vient de faire une perte cruelle. Dans ces cathédrales où il a fait entendre tant d'oraisons funèbres, dont quelques-unes resteront historiques, Monseigneur l'évêque d'Angers sera glorifié par l'Eglise pour les services qu'il lui a rendus et pour ses vertus. *(Très bien ! Très bien !).*

Ici, je dois adresser au nom de l'Assemblée notre dernier et respectueux salut au collègue éminent qui laissera un grand vide parmi ceux qui l'entouraient de plus près, et qui manquera à la tribune française. *(Approbations sur plusieurs bancs).*

Il appartenait à la forte race de ces hommes du clergé qui, depuis la réunion des Ordres de 1789, entrèrent volontairement dans les assemblées de la nation, pour y défendre, avec les armes de la liberté moderne, leurs croyances et leurs traditions.

Le jour où mon illustre prédécesseur, Gambetta, donnait pour la première fois la parole « à M. le député Freppel, » notre collègue répondit à cet appel par ces mots : « M. le président vient de me donner un titre dont je m'honore et dont je suis fier. »

En invoquant ainsi l'égalité nécessaire entre tous les représentants du peuple, M. le député Freppel savait bien qu'elle ne porterait aucune atteinte à la déférence qui lui était due dans les relations personnelles, dans ces rapports de chaque jour, que sa haute affabilité et sa bonne humeur rendaient si faciles, j'allais dire si affectueux. *(Très bien ! Très bien !).*

Il savait aussi que sa persévérante éloquence lui ferait retrouver dans la lutte des opinions, au milieu des plus ardentes controverses, dans la pleine lumière des débats publics, une partie de cette autorité que lui donnaient ailleurs la foi et l'obéissance des fidèles. *(Très bien ! Très bien ! à droite).*

Cette éloquence était bien celle qui convient aux libres délibérations des Assemblées politiques, prodigue d'elle-même, toujours prête à la lutte, armée depuis longtemps sur toutes les questions, également à l'aise dans la revendication des plus grands principes et dans le maniement de la tactique la plus souple.

Elle valut à notre collègue plus d'un succès parlementaire. Elle eut la bonne fortune de réunir plusieurs fois tous les cœurs dans une émotion commune. C'était dans ces jours de véritable apaisement où, nous entraînant au-dessus de nos querelles, ce fils de l'Alsace bien-aimée nous parlait de la France, de ses espérances et de son devoir patriotique. *(Applaudissements répétés sur tous les bancs de la Chambre).*

Ces jours-là, son éloquence était faite non seulement des paroles qu'il prononçait à la tribune, mais du souvenir des appels saintement passionnés que l'évêque patriote adressait jadis à tous ceux qui dépendaient de lui et auxquels il dictait le devoir. *(Très bien ! Très bien ! à droite).*

Le devoir a grandi avec le péril ; les dévouements ordinaires ne suffisent pas à la situation qui nous est faite par des capitulations désastreuses. Il faut que la nation se lève tout entière pour repousser d'elle la honte et le déshonneur : or c'est au clergé à donner l'exemple autant qu'il est en lui. *(Applaudissements).*

Cette Chambre qui n'appartient pas aux doctrines politiques de l'évêque d'Angers, me permettra d'envoyer en son nom, au patriote qui vient de nous quitter, l'hommage du sentiment de profonde tristesse qui nous est commun à tous. *(Applaudissements prolongés sur tous les bancs).*

Dans ce discours si nuancé où l'éloge est délicatement exprimé, où les égards sont manifestés avec une exquise cordialité de sentiment, les députés virent aussi une réparation, car pendant le discours du 15 décembre le Président n'avait pas su obtenir de la Chambre le respect dû à une si haute parole et à l'état de santé du prélat. D'ailleurs il était sept heures du soir, le Parlement était fatigué et il en avait pris occasion d'un accès d'anticléricalisme.

IV. — La presse fut unanime dans la justice et dans l'éloge.

« L'évêque d'Angers avait fini par conquérir la sympathie et le respect de ses adversaires, écrit le rédacteur du *Soleil*, nous en avons surpris hier l'aveu sur bien des lèvres républicaines. »

« Tous les journaux, sans distinction de parti, lit-on dans l'*Univers*, rendent hommage à cette grande figure. Ils font surtout l'éloge de sa loyauté comme de son talent incomparable et de son infatigable activité.

« La stupeur où nous plonge cette douloureuse nouvelle ne nous permet pas de rien ajouter, sinon que l'évêque d'Angers, vaillant jusqu'au bout, est mort, peut-on dire, dans l'exercice de ses fonctions épiscopales, car, malgré sa grande fatigue, il avait

voulu faire samedi dernier la cérémonie de l'ordination.

« Ce grand effort a été sa dernière œuvre.

« Sa mort est une perte irréparable pour l'Eglise de France, dont il était la gloire, et dont, comme évêque et comme député, il a, jusqu'à épuisement, défendu tous les droits. »

En deux mots, l'*Univers* résumait toutes les œuvres et toutes les gloires de cette féconde existence. — Mgr Freppel en effet est allé jusqu'à l'extrémité de ses forces. Il a parlé à la tribune jusqu'à épuisement mortel : voilà le député. — Il a fait, mourant, une dernière ordination de prêtres, de diacres et de sous-diacres : voilà l'évêque. Il ne pouvait rêver une plus belle mort. Mort en défendant l'Eglise, mort en lui donnant des prêtres.

Le même journal ajoutait le lendemain :

« Bien souvent, après un débat passionné, où le puissant orateur avait dû répandre des trésors d'érudition ; argumenter à l'improviste sur de vastes théories, sur des faits complexes, embrouillés par la passion anti-religieuse ; fournir séance tenante une réfutation péremptoire, bien souvent dans les couloirs on recueillait ce mot prononcé par l'adversaire : « Il est fort, l'évêque ! » Et ainsi l'estime qu'il attirait sur lui profitait à la cause qu'il défendait intrépidement. Fort, vaillant et bon, tel le connaissaient ceux-là mêmes qui le poursuivaient d'ignobles railleries. On savait que, tout entier à la pensée, à la doctrine, à la vérité, il restait indifférent aux injures. Vraiment il ne les entendait pas. Hier la majorité s'est souvenue que, pour rendre hommage à cet homme, elle avait toujours exigé qu'il eût cent fois raison. »

Elle s'était souvenue aussi qu'elle était française, et qu'en France on s'incline devant le talent, la sincérité, on s'incline unanimement devant une tombe honorée. Il faut pardonner beaucoup à cette Assemblée, très ignorante des choses religieuses, et imbue de haineux préjugés anticléricaux. Mgr Freppel lui avait fait, on peut dire, le catéchisme, lui expliquant des vérités élémentaires qu'elle avait oubliées ou n'avait jamais sues, il le faisait avec une clarté, une patience où se révélait son amour des âmes. Ces députés en face desquels il dut si souvent se dresser dans les cent cinquante-huit discours qu'il prononça devant eux, affirmant, raisonnant, prouvant, les écrasant sous les documents, relevant ses démonstrations avec des mots de bonne humeur qui les faisaient sourire malgré eux, ces députés était vaincus par cette mansuétude voulue d'un homme dont la douceur n'était pas la vertu favorite ; ils étaient forcés de reconnaître sa science, sa haute raison, et au fond ils se sentaient aimés. C'est la cause de ces hommages tardifs, mais spontanés, qui accueillirent l'allocution de M. Floquet.

Ce qui lui donnait aussi une grande autorité au Parlement, c'était son patriotisme d'Alsacien irréductible. Le président de la Chambre l'avait relevé en termes heureux, en rappelant discrètement que l'évêque d'Angers pendant la guerre avait transformé ses séminaristes en vaillants infirmiers. Le mot suivant fut très applaudi : « C'est au clergé à donner l'exemple autant qu'il est en lui. »

Citons encore le jugement du *Matin* et de l'*Autorité*.

Le premier écrit : « Il était l'un des plus remarquables orateurs de la Chambre, à coup sûr le plus indépendant et le plus savant de la Droite.

« On a gardé le souvenir de son rôle patriotique pendant la guerre. Originaire de l'Alsace, il avait souffert jusqu'au fond de l'âme du démembrement de la patrie... A la Chambre, toujours sur la brèche, prenant part à tous les débats, même à ceux qui ne relevaient pas directement de sa compétence, il était écouté avec déférence de tous les partis... »

Enfin l'*Autorité*, de Paul de Cassagnac :

« On peut dire de l'éminent évêque qu'il meurt sur la brèche comme un vaillant soldat, ayant, suivant la superbe expression de Bossuet, consacré à son pays et à l'Eglise le dernier effort d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

« C'est marqué pour ainsi dire par le doigt de la mort, qu'il montait, il y a huit jours à peine, à la tribune, dans la discussion de l'interpellation Hubbard. La voix était sans souffle, le geste alangui ; il n'était plus physiquement que l'ombre de lui-même, uniquement soutenu par ce qui seul était robuste en lui : sa foi et son courage.

« Le parti conservateur éprouve une perte cruelle dans la disparition de ce lutteur éminent et vaillant. Sa parole mordante, son éloquence virile et son infatigable ardeur, étaient une force. Théologien de premier ordre et dialecticien émérite, il s'imposait à l'attention de ses adversaires, et les républicains qu'il méprisait à un si haut degré ne pouvaient s'empêcher de l'estimer.

« Tous les catholiques déplorent comme nous la mort de ce vaillant champion, dont le nom demeurera désormais associé à la mémoire vénérée des hommes de cœur et de talent qui ont défendu sans défaillance leur foi religieuse et leurs convictions politiques. »

Dans ce jugement toutefois il y a une note fausse : Mgr Freppel ne méprisait personne, pas même « les républicains ; » mais à l'*Autorité* on professait ouvertement ce mépris, et l'on ne sut pas se défendre de le prêter à l'évêque d'Angers.

V. — Les fidèles de l'Anjou réclamaient pour lui, dans sa cathédrale, un monument digne de sa grande mémoire. Son successeur Mgr Mathieu, dans une lettre du 13 janvier 1895, écrivit à son clergé que le moment lui paraissait venu de déférer au vœu de l'opinion publique et à la juste demande des catholiques. Une souscription fut ouverte qui, en quelques semaines, atteignit le chiffre de 30.000 francs. Une Commission fut nommée pour étudier le projet. Mgr Mathieu désigna lui-même l'artiste qui l'exécuterait. Son choix s'était arrêté sur M. Falguière, ancien prix de Rome, membre de l'Institut, dont la célébrité égalait le talent.

Mais comment représenterait-on l'illustre évêque?

La Commission était partagée.

Les uns voulaient qu'il fût debout, dans l'attitude de l'orateur ou du prédicateur, défendant et exposant la vérité, avec ses traits animés, son front orageux où bouillonnait sa pensée, ses yeux ardents, son geste légendaire. Ce projet ralliait les suffrages populaires et répondait au sentiment général.

Les autres trouvèrent l'idée excellente pour une statue qui se dresserait sur une place publique, mais non pour un monument de cathédrale. Ils disaient avec raison que cette conception est opposée à l'esprit de l'Eglise. Voyez les pierres tombales du moyen âge. Les évêques sont couchés sur la dalle dans un relief saisissant, mitre en tête, les yeux clos, les mains jointes, attendant humblement le jugement de Dieu, devant qui les gloires les plus brillantes sont si peu de chose. L'Eglise voit tout du point de vue éternel. L'évêque le plus illustre, le plus vénéré, le plus acclamé, n'est devant Dieu qu'une petite créature qui lui doit compte de sa vie. Les bruits de gloire, les concerts de louange, les acclamations se sont tues; l'homme reste dans le froid silence qui a succédé à ces manifestations d'éclat, il reste seul avec Dieu, sous l'œil devenu indifférent de la foule renouvelée qui n'a pas connu les enthousiasmes d'hier. Et qui sait si Dieu ne condamne pas ceux à qui le peuple prodiguait tous les honneurs? « Dieu seul est grand. » Les grands hommes n'ont qu'une plus redoutable responsabilité, et, devant Dieu, dans une cathédrale, on ne peut les représenter que couchés sur leur tombe ou à genoux, s'humiliant et implorant l'infinie miséricorde.

M. Falguière se trouva en face de ces deux opinions qui avaient des champions déterminés. Plusieurs insistaient sur l'impossibilité de représenter couché le vaillant prélat qui avait toujours combattu debout. L'artiste fut conduit par la Commission à l'emplacement du futur monument. Il écouta, regarda, réfléchit, suivant sa propre pensée.

Tout à coup, raconte M. Grimault, « il cesse de nous écouter : — « Une échelle ! un morceau de charbon ! » Et le voilà debout à deux mètres du sol, dressé contre la muraille. En silence, avec une sorte de fougue, il esquisse à grands traits, sur la rugueuse paroi, sa pensée. Et voilà qu'un Ange nous apparaît debout, léger, les ailes déployées; le Pontife couché, les mains jointes; le tombeau en place, à la hauteur voulue. Une minute après, regardant à distance cette étonnante et rapide ébauche, la Commission décidait qu'on en demanderait une maquette, et probablement ensuite l'exécution. »

M. François Veuillot, qui vit cette maquette dans l'atelier du grand sculpteur, en loue d'abord la sobriété, puis la haute inspiration :

« La pierre funéraire, dit-il, apparaîtra en saillie sur le mur de la cathédrale, au côté gauche du transept. Couché sur cette pierre, à deux mètres environ au-dessus des dalles de l'église, on verra le grand évêque endormi paisiblement de son dernier sommeil. Le visage de Mgr Freppel, d'une ressemblance rigoureuse, est en effet tranquille et fort; ces traits de pierre et ces yeux clos sont pleins de calme et de puissance. On y sent le repos éternel et sûr du serviteur de Dieu, qui, loyalement, énergiquement, a bien servi son Maître. Et si la bouche fermée se rouvrait tout à coup, si ces yeux éteints se rallumaient de vie, on devine, on sent, on voit que de la première il sortirait un grand et noble discours, et des seconds un fier et franc regard.

« Sur le front du mort est placée la mitre épiscopale, et, de la chape allongée sur le corps, s'élèvent les deux mains jointes pour la prière. A son côté la crosse est étendue, comme une épée. Comme une épée, auprès de lui, la crosse repose et dort : elle repose enfin, après de longs combats, ne trouvant de repos que dans la mort... »

Voici maintenant le portrait de l'ange :

« Une autre et plus douce pensée se symbolise aux traits de l'ange envolé devant le tombeau. Les ailes déployées, la longue robe aux plis flottants drapée autour de lui, l'ange a l'air suspendu dans l'espace, auprès du corps endormi de l'évêque... Une reposante expression de douceur et d'espoir est dans son visage, au contour pur et délicat, et respire en son regard qui se fixe vers Dieu. Un bras levé jette sur sa figure une ombre discrète et mélancolique, et l'autre main s'apprête à jeter sur le mort une modeste fleur, une humble et discrète pensée !

« C'est le souvenir de l'Alsace apparaissant à la dernière heure à ce grand et ferme patriote qui fut aussi, dans l'intime du cœur, le noble évêque et l'orateur vigoureux. »

VI. — A peine arrivé dans son diocèse, Mgr Rumeau voulut inaugurer ce monument, en 1899. La cathédrale était ornée superbement de draperies noires frangées d'argent, avec des inscriptions qui rappelaient la vie et les œuvres du défunt. Sur le grand velum au-dessus de l'autel, parmi les abeilles chères à Mgr Freppel, étincelait ce texte de S. Paul qui résume son caractère, sa foi et ses combats : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi, in reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* Au-dessus de la chaire, ces paroles qu'il aimait à redire : « Dieu ne nous a pas ordonné de vaincre, mais de combattre. »

Quatre mille personnes remplissaient le vaste édifice. Dans le sanctuaire, les évêques d'Angers, de Luçon, de Tulle, d'Agen, de Belley, de Saint-Brieuc, de Poitiers, de Laval, de Nantes, du Mans; les Abbés de la Trappe de Bellefontaine, de Solesmes, de Ligugé et de Saint-Maur de Glanfeuil; les vicaires capitulaires des diocèses de Quimper et d'Angoulême. La Maîtrise de la cathédrale chante la douce et sévère Messe de *Requiem,* et après l'évangile l'Evêque d'Orléans, Mgr Touchet, apparaît dans cette chaire qu'a si souvent occupée le défunt.

Il peint Mgr Freppel d'un mot, d'un mot vrai et qui restera : il fut *Docteur,* Maître de la doctrine. Docteur dans ses leçons de la Sorbonne, dans sa réfutation de Renan; docteur au Concile, puis dans ses lettres pastorales, ses oraisons funèbres, ses discours à la Chambre. Ce discours est peut-être le plus beau qu'ait prononcé Mgr Touchet, dans sa manière forte et originale, dans son style nerveux, ses phrases tranchantes comme des coups d'épée, ses idées éblouissantes comme des jets de

lumière. Personne en France n'a oublié cette péroraison à laquelle les événements ont ajouté une si impressionnante grandeur :

« Et maintenant, dormez votre sommeil, Evêque. Nous ne le troublerons plus, à moins que se lève l'aurore par vous indomptablement attendue, l'aurore qui éclairerait l'Alsace-Lorraine redevenue française. Alors nous reviendrions, suivant l'ordre que vous nous en avez donné. Nous prendrions votre cœur : nous lui ferions une couronne de lys, de roses et de lauriers. L'Anjou et la Bretagne se mettraient à sa suite : les soldats et les prêtres, les Pontifes et les peuples confondraient leur enthousiasme. Là-bas, à Obernai, l'Alsace entière nous entendrait. Le mont de Sainte-Odile retentirait d'acclamations et de cantiques. Un air très doux passerait au-dessus des vignes, des houblons et des grands blés. Les frères trop longtemps séparés, se reconnaissant, signeraient de nouveau le pacte d'un dévouement sans fin ni limite à la France. Ah ! ce serait un beau jour ici-bas ! Et là-haut, Monseigneur, votre éternité coulerait plus douce. Dieu, père et maître des peuples, conduisez ces choses dans la paix et la justice ! Nous attendons, nous croyons, nous espérons ! »

La France a attendu, elle a cru, elle a espéré en Dieu, sans savoir par quels moyens « les choses seraient conduites dans la paix et la justice. » Dieu ne nous révèle ses secrets qu'à son heure. Il l'a fait sonner quand il a voulu et il a couronné nos espérances obstinées.

Les paroles de l'Evêque d'Orléans inspirèrent aux Alsaciens la pensée d'élever aussi une statue à leur illustre compatriote, dans sa patrie d'Obernai. La *Vérité* annonça ce projet en décembre 1899 ; mais les Allemands toujours ombrageux y mirent obstacle. Maintenant l'Alsace est libre, elle est française, elle se souvient que, dans son testament, Mgr Freppel a ordonné que son cœur fût porté à Obernai quand l'Alsace serait redevenue française, — il avait tout prévu, et son espérance était restée « indomptable. » — Le jour s'est levé, annoncé par Mgr Touchet, où les Angevins ont reconduit à Obernai ce cœur patriote et fidèle, où les Alsaciens pourront enfin ériger une statue à ce grand Alsacien et Français.

VII. — Il y avait trente ans que Mgr Freppel n'était plus.

Trente ans d'épreuves douloureuses pour la France, qui se terminaient dans une auréole de gloire. Autour de cette auréole toutefois il restait des nuages menaçants.

Depuis la mort de Mgr Freppel, l'impiété n'a eu que des jours triomphants. La laïcité a été imposée partout. Le crucifix a été banni des prétoires et des écoles. Le nom auguste de Dieu a été rayé des livres de classe et même des exemples de la grammaire. Les Ordres religieux dissous et dispersés ont dû sillonner les routes de l'exil. Fixés à l'étranger, ils ont continué à glorifier la patrie qui les a chassés, mais leur seule présence proclamait l'intolérance du gouvernement français, et nous faisait devant l'univers une réputation d'injustice sectaire. Puis ce fut la Séparation, les inventaires iniques, le vol légal, le départ violent du nonce, le rappel de notre ambassadeur au Vatican.

Trente ans de révolution organisée.

Les pouvoirs publics cependant, absorbés par les œuvres de persécution, négligeaient la défense du pays. Les Chambres radicales se formaient, par les invalidations injustes, des majorités compactes. En même temps qu'elles traquaient la religion, elles persécutaient l'armée, toléraient le système des fiches, supprimaient le Bureau des renseignements militaires à l'étranger et refusaient les crédits nécessaires aux armements.

L'Allemagne observait, et quand elle crut que la France affaiblie lui offrait une proie facile, elle lui déclara brusquement la guerre, annonçant hautement que dans six semaines ses armées seraient à Paris.

La France méritait d'être châtiée ; elle le fut par quatre années de guerre et de dévastations épouvantables. Mais, malgré les fautes de ses gouvernants, elle est toujours la France du Christ. Elle a gardé son bon cœur, sa générosité, son esprit d'apostolat ; et sa foi qu'on croyait morte a brillé d'un incomparable éclat. Les prêtres-soldats se sont imposés à nos armées par leur exemple et leur courage ; ils ont absous nos guerriers, marché avec eux et relevé leur confiance. On peut dire qu'ils ont tué l'anticléricalisme. Nos généraux, nos hommes de guerre, les premiers du monde, étaient eux-mêmes, pour la plupart, des catholiques qui affirmaient leurs croyances. Toute la France priait. Dieu nous accorda une victoire inespérée qui fut comme l'apothéose de la patrie.

L'Alsace nous fut rendue.

La pensée de Mgr Freppel revint alors dans toutes les mémoires et dans tous les esprits. Quelle joie il eût éprouvée, l'évêque patriote, s'il avait vécu, de voir le drapeau français flotter vainqueur dans son Alsace ! Il avait prévu la guerre et la victoire, puisqu'il avait demandé qu'on transportât son cœur à Obernai quand la France aurait repris possession de l'Alsace.

Mgr Rumeau, évêque d'Angers, rappela ce vœu et ces souvenirs sacrés dans une Lettre pastorale du 15 mai 1921 qui débutait ainsi :

— « Le grand évêque d'Angers, Mgr Freppel, avait inscrit dans son testament cette clause : « Je désire que mon cœur soit transporté dans l'église paroissiale d'Obernai (Bas-Rhin) quand l'Alsace sera redevenue terre française. »

« Rendons gloire à Dieu et à nos héros immortels ! Après avoir subi pendant cinquante années la tyrannie de l'Etranger, l'Alsace est enfin redevenue française. L'illustre fils de l'Alsace l'avait prédit dans la lettre si noble et si fière qu'il adressa à l'impérial vainqueur de 1870 : « Sire, croyez-en un évêque qui vous le dit devant Dieu, et la main sur la conscience : l'Alsace ne vous appartiendra jamais. Vous pourrez chercher à la réduire sous le joug, vous ne la dompterez pas. » Ce retour de l'Alsace à la France, il l'avait espéré jusqu'à la fin : son espoir n'a pas été trompé.

« L'heure est donc venue d'exécuter le legs sacré que lui avait inspiré l'ardeur de son patriotisme et de son amour pour sa terre natale.

« Pourra-t-on jamais décerner un hommage trop solennel à ce cœur qui ne battait que pour les plus nobles et les plus saintes causes ? »

C'est par le cœur que l'on aime, et Mgr Freppel a puissamment aimé :

« Parcourez la longue série de ses œuvres apologétiques, oratoires, pastorales, polémiques, qui accusent avec la supériorité du talent un labeur immense : vous y découvrirez à chaque page le souffle passionné d'un cœur qui n'aspirait qu'à faire prévaloir le vrai, le bien et le droit dans toutes les sphères ; d'un cœur où dominait l'amour de Dieu, de son Christ et de son Eglise ; d'un cœur où prévalait aussi l'amour de son pays et le souci constant de sa prospérité, de son prestige et de sa prééminence. »

Ces hommages rendus à ce cœur si patriote et si aimant ne suffisent pas encore à l'admiration et à la reconnaissance que les Angevins ont vouée à leur grand évêque : il faut qu'on lui érige une statue dans la ville d'Angers. Déjà, « par une décision digne d'éloges, la Municipalité a donné son nom à la place qui longe la cathédrale. C'est un beau geste ; » mais il faut que son image matérielle se dresse au milieu de la cité et glorifie à jamais cet homme qui rappelle les évêques qui ont fait la France et que le peuple proclamait les « défenseurs de la cité. »

« Au moment où nous avons à nous séparer du cœur de Mgr Freppel, conclut Mgr Rumeau, nous trouverons une compensation dans l'érection de sa statue. »

Et il ouvre aussitôt une souscription qui en quelques semaines atteignit la somme de 40.000 f.

VIII. — Il fut donc décidé que, pour le transfert du cœur de Mgr Freppel, une première cérémonie aurait lieu à Angers, le 19 juillet, une seconde à Strasbourg le lendemain, et la dernière, le 21 juillet, à Obernai, le pays natal.

Les Religieuses de la Retraite d'Angers, qui avaient reçu dans leur petit cimetière le corps de Mme Freppel, avaient aussi depuis trente ans la garde, dans leur chapelle, du cœur du grand évêque. Le fils n'était pas loin de la mère pour laquelle il avait un culte. Les deux cœurs pouvaient en quelque sorte s'entretenir ensemble. On se souvient que l'un des soucis de Mme Freppel c'était, après sa mort, d'être oubliée. La gloire de l'évêque le préserverait de l'oubli, mais « Moi, disait-elle avec tristesse, qui pensera à moi ? » C'est pourquoi Mgr Freppel avait demandé aux Sœurs de la Retraite de veiller sur la dépouille mortelle de sa mère, qui était ce qu'il avait de plus cher au monde, et chaque année au jour anniversaire de sa mort il venait dire la messe pour elle dans leur petite chapelle italienne, quelle que fût la distance qui le séparât d'Angers. Il en sortait toujours très ému : les années n'avaient point diminué l'acuité de ses souvenirs ni de son chagrin. Son cœur pouvait maintenant se séparer d'elle, elle ne serait pas oubliée.

Le 15 juillet, les bonnes religieuses firent ouvrir le monument qui renfermait le cœur de l'illustre évêque, pour s'assurer que le vase de verre qui le contenait était hermétiquement clos. Elles firent redorer le cylindre en cuivre où il avait été placé, puis mirent la pieuse relique, s'il est permis de se servir de ce mot, dans la grande salle des exercices où elles vinrent prier avec leurs anciennes élèves qui étaient alors en retraite. Le lundi 18 juillet, elles firent célébrer une messe pour le repos de l'âme de Mgr Freppel, et, le mardi matin, Mgr Thibault, vicaire général, M. le chanoine Pinier et M. l'abbé Body, aumônier de la Retraite, conduisirent le cœur à l'Université catholique. Qu'il l'avait aimée son Université ! Aussi convenait-il qu'elle eût son dernier adieu et comme son dernier battement ! On passa devant la Madeleine qui rappelle son vœu en faveur de l'Anjou.

MM. Delaître et Edouard Dubillot, les anciens et fidèles valets de chambre de l'évêque défunt, déposent le cœur sur le brancard préparé dans le vestibule du palais, décoré de verdure et de fleurs.

A neuf heures, le cortège se met en marche pour la cathédrale. Mgr Rumeau est entouré de Mgr Grente, évêque du Mans, de Mgr Le Fer de La Motte, évêque de Nantes, de Mgr Duparc, évêque de Quimper, qui doit prononcer le panégyrique, et de Mgr Arlet, évêque d'Angoulême.

Le cœur, placé dans un coffret de chêne couvert de tentures violettes, est porté par MM. les chanoines Ballu, aumônier militaire, Bernard, secrétaire général de l'Université, Pineau, curé de Saint-Antoine, Saudreau, aumônier du Bon-Pasteur. Tout l'Anjou, toute la Bretagne est là.

Le cortège suit la rue Paul-Bert, le boulevard de Saumur, la rue St-Aubin et la place Freppel. Puis il entre dans la cathédrale qui se remplit comme aux jours des plus grandes fêtes. Déjà y ont pris place le Préfet, le général Andlauer, le général Rondeau, et de nombreuses notabilités politiques.

Mgr Grellier, évêque de Laval, officie.

Au milieu de l'immense vaisseau s'élève un grand catafalque, avec des écussons aux armes de Mgr Freppel. On y place le brancard et le coffret. L'église est admirablement décorée d'étendards et d'écussons. Des piliers du sanctuaire descendent deux grandes banderoles dont les inscriptions résument la vie féconde de l'évêque :

A gauche on lit : Concile du Vatican, — Evêché d'Angers, — Ambulances, — Collège de Saint-Arbogast, — Sainte-Geneviève, — Sorbonne, — Ecole des Carmes, — Séminaire de Strasbourg, — Obernai.

A droite : Fourneaux économiques, — Saint-Louis de Saumur, — Université catholique, — Orphelines de la guerre, — Alsace-Lorraine, — Eglise du Sacré-Cœur, — Hautes Etudes, — Externat Saint-Maurille.

L'autel est décoré de faisceaux de drapeaux tricolores, et des tentures noires semées d'étoiles d'argent recouvrent les murs.

La chaire, où sa voix a tant de fois retenti, remuant et charmant son vaste auditoire, est en-

tourée d'une banderole noire sur laquelle éclatent en lettres blanches ces paroles qu'il aimait à redire : « Dieu ne nous a pas ordonné de vaincre, mais de combattre. »

La Maîtrise et les Séminaristes chantent avec tout leur art, toute leur piété et tout leur cœur les chants qu'il aimait, les mélodies de Vittoria et de Palestrina, le *Super flumina Babylonis* de Tebaldini et, comme couronnement de ces chefs-d'œuvre, *En toi, Seigneur,* de César Franck.

Mgr Duparc, évêque de Quimper, monte en chaire : — « Je viens vous parler, dit-il, d'un cœur qui n'a pas cessé, après trente ans passés dans la tombe, de vous être vénérable et cher. »

Son seul titre à prendre la parole, « c'est que Dieu l'a fait évêque du diocèse où Mgr Freppel fut élu député. »

Et cependant ce n'est pas du député qu'il parlera :

« Quand les électeurs du Léon ont voulu perpétuer au Folgoët la mémoire de leur illustre représentant par une statue de granit élevée devant le sanctuaire de la Vierge, ils ne vous l'ont pas montré dans l'attitude familière de l'homme politique, à la tribune du Parlement. Ils l'ont dressé sous les regards des pèlerins dans sa fonction d'évêque, revêtu de la chape, la mitre au front, la crosse en main, prononçant l'inoubliable discours du Couronnement de Notre-Dame du Folgoët.

« Et moi, en ce moment, je serais tenté de le voir dans une attitude encore plus expressive, tel que la statuaire nous présente souvent S. Augustin, en évêque, comme là-bas ; mais avec son cœur en main, comme s'il voulait l'offrir, non seulement à l'Alsace qui l'attend, mais à l'Anjou et à la Bretagne qui le regrettent, et par-dessus tout à la France, à l'Eglise et à Dieu qui l'ont possédé tout entier.

« Et c'est ce cœur que vous allez perdre ! »

Les hommes ont-ils le droit « de séparer le cœur du corps, dans les restes mortels de ceux qu'ils admirent et qu'ils pleurent ? » L'Eglise le fait pour le Cœur de Jésus à qui elle rend un culte à part, et « le théologien Freppel a demandé que ce fût fait pour lui. L'homme a le droit de réclamer pour son cœur une place auprès de la tombe de ses aïeux, comme il a le droit, d'après un usage breton, encore en vigueur, d'ordonner à ses descendants de détacher, après vingt ans, son crâne desséché, pour l'exposer dans son église baptismale aux yeux de ses compatriotes, et réclamer perpétuellement leurs prières, en demeurant leur apôtre après sa mort. » L'apostolat de la tête humaine, du cœur humain, se poursuit dans l'autre vie... « Et quand c'est l'apostolat d'un cœur d'évêque, il emprunte au cœur de son Dieu un peu de l'ardeur dont il a embrasé le monde et de la lumière qu'il a fait rayonner sur les âmes. »

Un cœur d'évêque, Mgr Freppel l'a défini dans sa lettre pastorale datée de Rome, d'où il adressait à ses fidèles d'Angers son premier salut :

« Il vous l'écrivait de Rome en 1870 : « Lorsque Dieu s'apprête à former le cœur d'un évêque, il ne lui suffit pas d'y placer cet amour de fraternité qui fait incliner notre âme vers tous les membres de la grande famille humaine. Non. Il crée, il développe en lui ce qu'il y a de plus vif, de plus délicat, de plus profond dans les affections d'ici-bas ; il emprunte au cœur du père cette bonté et cette sollicitude de l'homme qui s'est senti revivre avec bonheur dans d'autres lui-même ; il prend dans le cœur de l'époux cet attachement tendre et fort qui tient une vie enchaînée pour toujours à une autre vie ; et c'est du mélange de ces deux sentiments purifiés, agrandis, transformés par sa grâce, qu'il fait le cœur d'un évêque. »

Ce cœur, Mgr Freppel l'a révélé en pleine guerre, en 1870, quand il fit de ses établissements diocésains des hôpitaux pour nos soldats blessés, quand il envoya ses jeunes clercs prendre rang dans les Volontaires de l'Ouest ; qu'il adressa des secours de toute nature à nos soldats combattants ou prisonniers, et quand il fit ce vœu de bâtir une église au Sacré-Cœur si l'Anjou n'avait pas à subir la présence de l'ennemi. Puis ce furent les ambulances populaires, les fourneaux économiques, les religieux enseignants qu'il défendit, le réseau d'écoles libres qui donnent la nourriture spirituelle aux enfants, et cette Université catholique « hardie et complète, pourvue de maîtres savants et croyants, établie dans des immeubles dignes de ceux qu'ils abritent, où la jeunesse de toutes nos « nations » provinciales a pu pendant quarante années s'imprégner à la fois de doctrine, de science et de vertu. »

« Il a été l'un des évêques les plus admirés de son temps, le docteur le plus sûr, l'orateur assurément le plus classique, l'apôtre le plus courageux, le soldat le plus infatigable de l'Eglise. Mais c'est pour vous d'abord qu'il a prodigué toutes les richesses de son âme. Il vous a aimés. Il a aimé les plus humbles comme les plus grands d'entre vous. Et je sais tout le bien qu'il a fait à nos colonies de Bretons. »

En acceptant de devenir député du Finistère, il ne fit pas une infidélité à son Eglise angevine. « Il aima toujours en elle l'épouse à laquelle il était indissolublement lié, » et dont nulle sollicitation ne put jamais le détacher.

« Et pourtant il vous enlève son cœur !...

« En d'autres temps peut-être il vous l'aurait laissé, si l'Alsace fût restée libre. Il l'aimait d'une affection passionnée dans cette paix tranquille ! Il trouvait à ses vieilles cités, à sa campagne incomparable, à ses collines, ses forêts et ses fleuves, à ses églises, à ses industries variées, à ses costumes, à son langage même et à toute son histoire, il leur trouvait une âme si française que la pensée de la voir un jour arrachée à la Patrie lui aurait paru un sacrilège. En ce temps-là, dans la confiance d'un avenir certain, il vous aurait laissé son cœur, sûr que sa province n'en serait pas jalouse, et que la gloire du fils n'en brillerait pas moins comme un joyau au front de sa mère, en hommage d'immortelle fidélité et de prière sans fin pour sa famille et son pays.

« Mais quand il vit l'Alsace tout d'un coup enchaînée et agonisante, son amour devint poignant... A partir de ce jour il ne cessa d'entendre son Alsace éprouvée, appelant, par-dessus les Vosges assombries, ses fils qui avaient *opté* pour maintenir le lien entre elle et la France ; et quand l'un d'entre eux était pour la France et pour elle, au même titre, un artisan de gloire et un créateur de force et d'amour, l'Alsace aurait voulu le

recevoir en triomphe, comme elle le faisait hier, comme elle le fera demain... »

Il retourne en Alsace, non pas comme un solitaire ni un étranger, « mais comme un glorieux exilé que la patrie réclame. Toute la France entre avec lui. » « Il est la France, » la France qu'il voulait si grande. Mais « il croit que la Patrie ne peut vivre si Dieu ne la protège. Et Dieu veut qu'on le prie. Quelle bataille il a livrée pour le maintien des prières publiques ! » L'orateur a assisté à ce combat, à la Chambre : « L'évêque parla dans le bruit, avec une autorité impressionnante, » mais « la passion fut plus forte que la raison. »

« Celui qui rentre en Alsace ne représente pas seulement la France. Il porte en lui l'Eglise. Le maître qui avait enseigné à la jeunesse parisienne avide de l'entendre la divinité de N.-S. J.-C., accablé le roman de la *Vie de Jésus,* de Renan, sous l'autorité d'une science égale à son sens théologique et critique, » qui avait retracé les œuvres des Pères de l'Eglise, « ne dépouillait pas son âme d'évêque en montant à la tribune des assemblées politiques. » Il glorifiait les grands catholiques comme Courbet et de Sonis, il réclamait justice pour les religieux expulsés, « il démasquait les auteurs responsables de la décadence graduelle dont le pays se mourait. »

Un obstacle se dressait entre son cœur et l'Alsace. Cet obstacle est tombé, ou s'est ouvert comme « ce rocher large et escarpé qui se fendit à la prière de sainte Odile pour livrer passage à la Sainte en danger. » Aujourd'hui l'Anjou et la Bretagne apportent à l'Alsace « le salut fraternel d'une foi semblable à la sienne, d'une volonté catholique comme la sienne. »

« Vous êtes sœurs par l'âme, si vous ne l'êtes pas par le sang, provinces d'ardoise et de granit baignées par l'Océan, province assise entre les eaux du Rhin et les rochers des Vosges, provinces laborieuses, provinces aux enfants nombreux et au sol fécond.

« Soyez amies, provinces sœurs, pour aimer et servir la France non seulement avec votre bravoure, votre génie et votre sang, mais avec un esprit entièrement chrétien. »

Tel est « le programme de la conscience et du cœur de Mgr Freppel. »

Nous avons largement cité ce magistral discours, parce que Mgr Duparc y a retracé avec une exactitude parfaite, une singulière ampleur, une pénétrante émotion la noble et puissante physionomie de Mgr Freppel.

Dans la soirée, au Grand Séminaire, M. le chanoine Dedouvres, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université catholique, fit dans un latin harmonieux, aux savantes périodes cicéroniennes, l'éloge du grand évêque d'Angers. Celui-ci eût aimé cette pompe où se retrouvait la délicatesse moderne avec la juste vérité.

IX. — Mgr Ruch, évêque de Strasbourg, avait ainsi réglé l'ordre des cérémonies de Strasbourg :

« Le mercredi 20 juillet, vers 6 heures du soir, Mgr Rumeau, évêque d'Angers, escorté de plusieurs centaines de fidèles de son diocèse, apportera à Strasbourg le cœur de son illustre prédécesseur, Mgr Freppel, enfant d'Obernai. Le précieux dépôt ainsi rendu à l'Alsace selon la volonté du défunt, sera immédiatement conduit à la cathédrale où il sera reçu par Son Eminence le cardinal Luçon, archevêque de Reims, jadis curé dans le diocèse et sous l'épiscopat de Mgr Freppel. Mgr l'évêque d'Angers et Mgr l'évêque de Strasbourg échangeront le salut de l'Anjou et de l'Alsace. Le *Libera* sera chanté. Il convient aussi qu'Angevins et Alsaciens offrent à Dieu un *Te Deum* pour le retour de l'Alsace à la France, la translation du cœur de Mgr Freppel n'ayant été rendue possible que par cet événement. Au chant de l'*In Paradisum,* le cœur sera ensuite porté au Grand Séminaire où, pendant la nuit, les élèves lui rendront de pieux honneurs.

« Le même jour, à huit heures et demie du soir, dans la Salle des fêtes de Strasbourg, un hommage public sera rendu à l'Asacien et au Français. Des places seront réservées aux autorités civiles et militaires. Le cardinal et les évêques seront présents. Des discours seront prononcés sur l'*Alsacien,* par M. le chanoine Delsor, sénateur du Bas-Rhin ; sur le *professeur de Sorbonne,* par M. l'abbé Amann, professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg ; sur l'*évêque d'Angers,* par M. René Bazin, de l'Académie française, ancien professeur à l'Université catholique d'Angers, sous l'épiscopat de Mgr Freppel ; sur le *Français,* qui représenta longtemps la Bretagne à la Chambre, par M. le général de Castelnau, député.

« Le lendemain jeudi 21 juillet, la cérémonie d'Obernai... »

Ce programme fut ponctuellement exécuté.

Mgr Rumeau part d'Angers le 19 juillet, à minuit, emportant le cœur de Mgr Freppel et accompagné de nombreux Angevins. Il arrive à Strasbourg vers six heures du soir et il est reçu avec le legs précieux par les Angevins et les Bretons qui l'ont précédé avec le docteur Montprofit. Dans la salle d'honneur de la gare, — naguère salon de l'empereur Guillaume, — attendaient de nombreux dignitaires ecclésiastiques, plusieurs députés et sénateurs, parmi lesquels le général de Castelnau, MM. Delsor et Wetterlé.

Bientôt paraît dans l'éclat de sa pourpre le cardinal Luçon, la gloire de l'Anjou et de l'Eglise infortunée de Reims. A ses côtés, Mgr Neveux, son coadjuteur, NN. SS. Foucault, évêque de Saint-Dié, Grellier, de Laval, Rémond, évêque aumônier de l'armée du Rhin. Mgr Rumeau est à la tête des pèlerins de l'Anjou et de la Bretagne. Mgr Thibault, vicaire général, porte le coffret de chêne qui renferme le cœur de Mgr Freppel ; il est aidé par le fidèle Edouard Dubillot, en costume breton. Le précieux dépôt est placé dans un landau attelé de quatre chevaux, où montent Mgr Rumeau et le général de Castelnau en grande tenue, avec toutes ses décorations. Dans un second landau se place le cardinal archevêque de Reims.

Vingt-huit automobiles suivent le glorieux cortège ; dans chacune se trouve la délégation d'une Association catholique alsacienne avec ses insignes et ses brillantes bannières. On se dirige vers l'imposante cathédrale qui semble attendre, grave et sereine, pour le saluer dans son triomphe, l'illustre évêque qu'elle a vu dans la gloire prometteuse de sa jeunesse ; les cloches sonnent, répandant une pleine joie dans la cité. Mgr Ruch s'avance sur le

seuil de la basilique, entouré de son Chapitre revêtu de ses magnifiques insignes violets, et des professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg. La place est trop étroite pour contenir toute la multitude du peuple. Le cortège pénètre dans la cathédrale merveilleusement illuminée et ornée de faisceaux de drapeaux aux couleurs du Pape et de la France. L'orgue remplit la nef de ses amples et majestueuses harmonies : le cœur du grand évêque reçoit tous les honneurs, est environné de tous les respects. Puis c'est le *Te Deum* qui fait frémir les voûtes...

Mgr Rumeau est en chaire et le silence s'établit aussitôt. Il dit sa joie d'avoir été choisi par la Providence pour être l'exécuteur de la volonté testamentaire de Mgr Freppel de confier son cœur à l'Alsace : « C'est pour moi un grand honneur, dit-il, et ce sera un des grands souvenirs de mon épiscopat. » Il montre avec une légitime fierté « toutes les Sommités » d'Anjou et de Bretagne qui ont « fait escorte à cette pieuse relique, » et s'écrie :

« L'Alsace est donc redevenue terre française ! C'est pour cela que nous avons pu lui rendre le cœur de son illustre fils ! Gloire à nos grands chefs d'armée et à nos incomparables soldats ! Mais surtout gloire à Dieu qui nous a donné la victoire ! Gloire et reconnaissance au Christ Jésus qui une fois encore s'est montré l'ami et l'allié de la France ! Serait-il téméraire de rendre aussi nos actions de grâces au cœur du grand évêque ? Si l'Eglise, en mère prudente, nous commande de prier pour lui, ne devons-nous pas avoir pleine confiance qu'il occupe depuis longtemps dans le ciel le trône que le Souverain Juge réserve aux grands apôtres et aux grands lutteurs ? Et donc, à côté des Saints et Saintes de France, à côté de sainte Jeanne d'Arc qu'il exalta si magnifiquement, n'a-t-il pas plaidé notre cause par son intercession ?

« Quelle émotion, également, à la pensée que le lieu où ce grand cœur commença de battre, c'est ici ! Cœur d'enfant et d'adolescent, cœur de jeune lévite et de jeune prêtre, c'est ici qu'il se forma, c'est ici qu'il s'éleva, c'est ici qu'il se transfigura, c'est ici qu'il s'arma pour les glorieuses luttes de l'avenir ! »

Mgr Ruch parle ensuite. Son discours retentit d'abord comme un chant de victoire :

« Après trente ans d'absence, le cœur de Mgr Freppel rentre en Alsace. Nos soldats, au lendemain de l'armistice, ont lancé sous les voûtes de cette cathédrale un *Te Deum* qui consola notre terre et émut le ciel. C'est bien un des vainqueurs de la grande guerre qui aujourd'hui s'agenouille triomphalement avec nous devant le Dieu de la France. Ah ! certes, il aurait voulu délivrer son pays natal sans verser une goutte de sang. Mais puisque sa voix ne put fléchir un Hohenzollern, son cœur fit germer en terre française les vertus morales qui devaient arracher à la Prusse sa proie d'un jour.

« Ici même, ce cœur a battu bien fort. C'était au temps des grandes ordinations. Etendu sur le pavé du sanctuaire, comme une victime sur l'autel, un jeune lévite jurait, avec l'enthousiasme de ses vingt ans, de n'appartenir qu'à Dieu et de le servir jusqu'à la mort. Le cœur de Mgr Freppel peut paraître sans trembler en ce lieu, témoin de son serment. Il est resté tel qu'il a lui-même défini le cœur de l'Alsacien : « Saintement indomptable et tendrement fidèle. »

Ce cœur revient sans vie, mais il n'est pas mort tout entier. « Au-dessus de lui plane une âme immortelle, » et cette poignée de cendres revêtira aussi un jour l'immortalité. Elle chantera la gloire, « les bontés infinies du Très-Haut. »

L'orateur salue ensuite les Angevins qui perpétuent leur grand évêque comme les enfants perpétuent leur père, les fidèles qui ont reçu ses leçons, les Maîtres de son Université, « l'œuvre audacieuse qui lui fut chère entre toutes, et qui, partie de son cœur, emporte depuis plus de quarante ans, à travers mille obstacles, vers les cimes de la pensée chrétienne, tant de nobles esprits avides de sainte lumière et d'apostolat intellectuel. »

Il salue Mgr Rumeau, les évêques qui dans le diocèse d'Angers ont « vécu à l'école de cet illustre Maître, » et sont vraiment « les héritiers et les fils de son âme. » Il salue en particulier le cardinal Luçon qu'on ne peut voir sans penser à son héroïque dévouement et à sa cathédrale martyre :

« Ah ! si pendant la dernière guerre Mgr Freppel, ce vaillant soldat d'Alsace, avait encore vécu, s'il avait été libre de choisir son poste de combat, il n'eût pas hésité. Il eût monté la garde pendant quatre ans, à deux kilomètres de l'ennemi, sous les obus, devant la cathédrale de Reims. Il y était, puisque c'est vous, Eminence, qui occupiez ce poste d'honneur, avec quel héroïsme, tout l'univers le sait ! Il y parlait, puisque par vous il donnait au courage de nos soldats, pour point de direction, la flèche de la cathédrale de Strasbourg. Certes, les mérites de cette vie sont acquis à votre personne, Eminence, le geste est bien vôtre ; il est simple et grand aussi, et tout imprégné de la douceur angevine. Souffrez pourtant qu'en vous l'Alsace acclame un disciple et un émule de Mgr Freppel, et que nous vous disions, — l'éloge est de prix — : Il n'eût pas fait mieux que vous, Eminence, ce Chevalier sans peur et sans reproche de l'Eglise et de la Patrie.

« Dépôt sacré, don de l'Alsace à la France, don de la France à l'Eglise, don de l'Eglise à Dieu, c'est avec respect, reconnaissance et pieux amour que nous vous recevons. Nous ne consentons pas à vous ensevelir dans l'oubli du tombeau, nous voulons que vous viviez en nos âmes, Cœur de Mgr Freppel ! »

Le cœur du grand évêque et du grand patriote, placé sur une estrade au milieu du chœur qui domine la nef, reçoit ces justes honneurs qui « font couler son éternité plus douce. » On chante ensuite le *Libera,* puis les séminaristes de Strasbourg prennent la pieuse relique et la conduisent processionnellement dans leur chapelle, où pendant toute la nuit ils seront sa garde d'honneur. Pendant cette marche solennelle retentit dans la cathédrale, parmi le silence profond, l'*In Paradisum,* puis le *Benedictus.* « Que les Anges vous conduisent en paradis ! » Aux discours qui ont célébré l'évêque succède ainsi la prière implorante qui rappelle que nul n'est pleinement juste devant Dieu. La foule est très impressionnée par ce contraste, par cette supplication qui remet en mémoire le néant de la gloire humaine, par cette grandeur et cette simplicité.

X. — La cérémonie est terminée, le cardinal et les évêques reprennent place dans leurs voitures. Sur le parvis de la cathédrale éclatent les acclamations, qui vont particulièrement à l'archevêque de Reims et à Mgr Rumeau.

Bientôt on se dirige vers la grande Salle des fêtes de Strasbourg, où s'est déjà portée une foule

de plus de quatre mille personnes qui ont obéi à l'appel du Comité d'initiative présidé par l'abbé Delsor. Le Commissaire général du gouvernement, accompagné du préfet, M. Aliez, et des représentants de la municipalité de Strasbourg, est présent. Le cardinal Luçon prend place auprès de lui avec les nombreux dignitaires ecclésiastiques, les députés, les sénateurs. L'abbé Delsor qui a organisé la cérémonie prend la parole.

Il rappelle et cite la péroraison classique du superbe discours de Mgr Touchet le 13 novembre 1899. On ne se lasse pas de relire cette page splendide. Mais quelle impression elle produisit dans la bouche de l'abbé Delsor ! Jusque-là elle exprimait un désir lointain, mêlé de doute. On espérait, mais chaque année on voyait s'éloigner ce cher espoir. On croyait, mais l'obscurité s'épaississait. Et maintenant c'était une réalité certaine, lumineuse, aveuglante. On en jouissait dans cette vaste salle qui ne connaissait depuis cinquante ans que des manifestations allemandes, des cris de haine contre la France vaincue, toutes les fois qu'elle paraissait vouloir se relever et qu'elle affirmait ses droits. L'aurore attendue s'était levée, l'Anjou et la Bretagne étaient là avec les évêques, les prêtres, le peuple, les glorieux soldats, vainqueurs après des luttes terribles.

Mais l'espoir le plus indomptable était celui qui avait battu dans le cœur de Mgr Freppel. L'abbé Delsor le montre en peignant en lui l'Alsacien. Il remercie le gouvernement des honneurs posthumes rendus au vaillant évêque d'Angers, que la Prusse redoutait tellement qu'elle lui refusa l'autorisation de venir consacrer l'église d'Obernai.

« Mais demain, Monseigneur, vous serez vengé. A la place du gendarme prussien, une compagnie française montera la garde. Votre cœur habitera cette église et l'embaumera des vertus qu'il a si bien su pratiquer. »

Ce discours patriotique est coupé d'applaudissements enthousiastes.

Il nous faut passer plus rapidement, à notre grand regret, sur les autres discours pour arriver à celui du cardinal Luçon.

Dans un exposé très littéraire, M. Amann retrace la formation de Mgr Freppel, son passage dans l'enseignement, où il débuta en 1851, à 24 ans, dans l'Ecole des Hautes Etudes supérieures ; ses succès dans la prédication à Paris, ses leçons d'éloquence sacrée à la Sorbonne.

M. René Bazin peint le caractère de Mgr Freppel, sa personnalité un peu rude, à l'esprit droit, passionné pour la vérité, au cœur d'or, à la volonté tenace de l'Alsacien. Il eût pu faire un grand homme d'Etat.

La parole est ensuite donnée au général de Castelnau. Quand il se lève, il est salué par un tonnerre d'applaudissements. Sa voix d'homme habitué à commander, son verbe bref contraste avec le ton doux et académique de M. René Bazin, et s'impose, entre dans les âmes. Il montre la grande leçon de fidélité qui se dégage de la personne de Mgr Freppel, fidélité patriotique, qui reposait sur la foi dans les destinées de la France, et sur cette certitude que notre pays trouve toujours en lui-même les éléments qui doivent le sauver. Cette leçon, il la continue après sa mort.

Une ovation indescriptible est faite au grand soldat.

Le cardinal Luçon clôt dignement la série de ces beaux discours.

« Disciple de Mgr Freppel, dit-il, prêtre de son clergé pendant seize ans, j'ai partagé les sentiments d'admiration, de fierté et de filiale affection qu'éprouvaient pour lui les prêtres de l'Anjou. Ayant l'honneur d'être son fils dans l'épiscopat, je dois être et suis plus heureux que personne des honneurs rendus à sa mémoire. »

Puis il remercie tous les personnages qui ont tenu à honorer aussi l'illustre évêque : Commissaire général, sénateurs, députés, évêques, les orateurs qui l'ont célébré, les autorités civiles, ecclésiastiques, militaires, particulièrement le général de Castelnau, « incarnation vivante du génie chevaleresque de la France et de sa gloire militaire. » Il le fait avec une suprême délicatesse et n'oublie personne. Il montre que Mgr Freppel a mérité la reconnaissance, non seulement de la France catholique, mais de l'Eglise universelle qu'il a noblement défendue : « Les évêques d'Espagne étaient les interprètes de l'épiscopat et des catholiques du monde entier, lorsque, par un geste universellement applaudi, ils offraient à Mgr Freppel une plume d'or. »

Il est minuit. La chorale de Saint-Pierre-le-Jeune chante : « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine, » le chant de l'espérance, que les cœurs ont redit longtemps avec un fond de tristesse. Aujourd'hui, « ils ne l'ont plus, l'Alsace et la Lorraine, » la joie est sans mélange et sans inquiétude.

XI. — Le 21 juillet, jeudi, à neuf heures, arrivait à Obernai le train spécial qui amenait les pèlerins d'Angers. Ils furent reçus à la gare par les autorités locales. A dix heures, un nouveau train où se trouvent les évêques : le cardinal Luçon, NN. SS. Rumeau, Ruch, Foucault, Grellier, Rémond, Neveux, coadjuteur de Reims, Steinmetz, vicaire apostolique du Dahomey, originaire d'Alsace, les vicaires généraux de Strasbourg, d'Angers et de Saint-Dié. Des députés et des sénateurs d'Alsace et de Maine-et-Loire les accompagnent, avec beaucoup de prêtres du diocèse de Strasbourg. M. le doyen Burg fait les honneurs de sa belle église.

En attendant l'heure de la cérémonie, les pèlerins se répandent dans les rues de la ville, pittoresquement assise au pied de Sainte-Odile. Les rues sont pavoisées, les maisons décorées de drapeaux où les couleurs du Pape fraternisent avec les étendards tricolores ; aux points principaux s'élèvent des arcs de triomphe de verdure fleurie. Le soleil sans nuages verse sur la cité sa splendeur et sa gaieté. On se presse vers la maison natale de Mgr Freppel qui retient l'attention par ses inscriptions, ses jolies décorations et ses souvenirs. L'en-

trée, Renaissance, donne sur la rue Georges-Clemenceau, ce qui ne doit pas déplaire à Mgr Freppel, qui avait une grande amitié pour l'homme d'Etat dont l'énergie a sauvé la France. La façade principale regarde les vieilles fortifications, ce qu'on appelle aujourd'hui le *Rempart Freppel.* C'est par le chemin des Remparts que Mme Freppel conduisait tous les soirs son fils, après le souper, dans l'antique chapelle du Calvaire, — l'Oelberg, — située hors des murs de la ville, où quelques bonnes femmes récitaient le chapelet en alsacien. La mère et l'enfant mêlaient leurs voix à celles de ces chrétiennes du peuple. Le vendredi, ils faisaient le Chemin de la croix à côté de l'Oelberg, le long des murs du cimetière où s'élevaient les quatorze stations. « Le Calvaire d'Obernai, a dit l'évêque d'Angers, a été le berceau de ma vocation sacerdotale. »

La maison était un modèle d'intérieur chrétien. Mme Freppel se donnait tout entière à l'éducation de ses fils, et déjà elle jouissait de voir son Emile, laborieux et ardent, dévorer les livres. Voici la première école qu'il fréquenta, dirigée par les Sœurs de Ribeauvillé, établie dans le Burg, maison natale de sainte Odile, puis le collège municipal installé dans un vieux couvent de Capucins, où, quand il eut neuf ans, il étudia sous la direction de M. Oberlé, curé de la paroisse, ancien prédicateur de la cour du roi Maximilien de Bavière. M. Oberlé en était en même temps Principal. Toute la petite cité, aujourd'hui franchement joyeuse et fière de son illustre enfant, est pleine des souvenirs qu'il a laissés, et dont s'entretiennent les pèlerins, sur les bords de l'Ehn, la petite rivière qui a donné son nom à Obernai, *Oberehnheim.*

Mais déjà l'église est remplie, et Mgr Rumeau qui ne se lasse point de glorifier son éminent prédécesseur est en chaire. Il développe le texte de Job : *Sapiens corde et fortis robore.*

« Mgr Dupanloup commence ainsi sa *Vie de Jésus-Christ :* « Il y a une grande puissance dans l'homme, et c'est le cœur. L'homme est grand surtout par sa raison ; mais il est puissant surtout par son cœur, parce que c'est avec son cœur qu'il aime. »

Les grandes pensées et les grands sentiments viennent du cœur. Mgr Freppel fut un grand cœur, un cœur noble et pur, passionné pour la vérité.

« Vous qui avez vécu si près du cœur de Mgr Freppel, dit l'orateur en s'adressant au cardinal Luçon, vous aviez mieux que personne autorité et qualité pour parler de lui. Mais si tous ici regrettent à bon droit que la louange ne lui vienne pas de vous, nul ne s'étonnera de m'entendre affirmer que votre cœur est tout au moins à la mesure du sien. Votre superbe attitude, qui, pendant la guerre, a fait l'admiration du monde et nous a donné tant de fierté, n'a-t-elle pas montré ce que l'Eglise et la France pouvaient attendre de vous ? »

Trois théâtres principaux, ajoute-t-il, se partagèrent « les immenses labeurs de sa vie » : la Sorbonne, Angers et le Parlement.

A la Sorbonne, il vécut « en rage de travail. » Il y fut un homme de grande et sûre doctrine. Son œuvre en onze volumes est, a déclaré Mgr Touchet, « le plus beau livre doctrinal de notre époque. »

A Angers, — l'Athènes de l'Ouest, — il crée l'Université et multiplie les écoles d'instruction secondaire. Il est le plus complet des évêques du dix-neuvième siècle :

« Il mania la parole et la plume comme un glaive, avec une loyauté toute française, une vaillance toute épiscopale ; avec la logique d'un philosophe, la mâle élégance d'un rhéteur, la prodigieuse érudition d'un docteur, l'ardente conviction d'un polémiste. Il fut comparé à Lacordaire dont il était le contemporain ; il aurait été son émule, s'il ne lui avait manqué une certaine chaleur.

« Sa vigueur intellectuelle et son souffle d'apostolat offraient en même temps une telle résistance à la fatigue qu'il pouvait suffire, sans une apparente lassitude, à une accumulation d'œuvres visiblement supérieures aux forces d'un homme. Aussi a-t-il laissé, comme évêque, un monument de doctrine au moins égal, sinon supérieur, à celui de la Sorbonne. »

Ses treize volumes de Lettres pastorales et de discours, de panégyriques, retracent la doctrine, la vie de l'Eglise et respirent l'amour de Jésus-Christ et de la France.

Au Parlement, il prononça deux cents discours « où se révèlent ses connaissances à peu près universelles, la solidité et la souplesse de son esprit, » et « par-dessus tout, son ardeur à défendre les droits de l'Eglise. » Son indépendance, sa droiture, sa science, sa bonté patiente « lui conquirent le respect même de ses adversaires. »

Par quel prodige put-il accomplir tant de grandes œuvres, tout en menant de front l'administration d'un grand diocèse ? Il était « avare de son temps. » Mais il fut, hélas ! « prodigue de sa merveilleuse santé. »

« C'est le cœur de cet homme qui vous est confié !... O cité d'Obernai, garde-le comme une mère jalouse de la plus précieuse relique qui pût lui être léguée par la patriotique tendresse d'un de ses plus illustres fils. Tu lui as préparé, pour le recueillir, un monument dont la beauté fait honneur à l'art qui l'a conçu et à l'amour qui l'a réalisé. »

XII. — Mgr Ruch ne pouvait manquer, lui, l'évêque patriote de Strasbourg, de célébrer l'évêque patriote qui confiait son cœur à l'Alsace. Il le fit en allemand, mais il en expliqua en français la raison, qui a été ainsi résumée par un journaliste éminent : « Il donna à la France par son allocution d'un ardent patriotisme la plus délicate victoire, celle d'être louée publiquement dans le langage que parlent ses ennemis. »

Le cortège se rend ensuite à la mairie parée de sapins et de drapeaux, où repose, entouré d'une garde d'honneur, le cœur de Mgr Freppel, recouvert d'une draperie blanche fleurie de fleurs d'Alsace et décorée de la croix de la Légion d'honneur. Une tribune est dressée en plein air, où montent tour à tour le maire d'Obernai, puis les représentants de l'Anjou et de la Bretagne. De leurs dis-

cours très beaux, très patriotiques et très chrétiens, nous ne retiendrons que cette éloquente adjuration du docteur Montprofit, député d'Angers :

« Maintenant, Alsaciens, gardez bien ce cœur ! Veillez, et que jamais l'Allemand ne puisse s'en approcher ! »

Ces paroles sont acclamées avec enthousiasme. Puis le cortège se reforme. Quatre prêtres d'Obernai, en dalmatiques de drap d'or, prennent le cœur de Mgr Freppel et le portent en triomphe dans les rues de sa ville natale. Une compagnie du 6e régiment d'infanterie coloniale, honorée de la fourragère et de la médaille militaire, rend les honneurs à l'évêque-député qui défendit avec acharnement, même contre ses amis, notre empire colonial. Les tambours et les clairons marquent la marche. Le grand évêque d'Angers eût aimé cet appareil militaire. Le cardinal Luçon conduit le défilé où l'on voit les évêques, les généraux, les sénateurs et les députés, les associations de vétérans, toute l'Alsace, tout l'Anjou, toute la Bretagne.

La musique municipale exécute des marches dans les rues d'Obernai. Le cœur de Mgr Freppel, qui était si attaché à sa petite patrie natale, dut reconnaître les vieilles demeures rajeunies par les guirlandes qui les décorent, les maisons en fête, les visages joyeux. Voici la fontaine de Sainte-Odile autour de laquelle il a joué enfant, la place où il accompagnait son père pour les revues de la garde nationale, le beffroi du *Rappelturm*, la vieille Halle aux blés, la maison des dîmes, l'école où il n'avait pas de rival, la demeure bénie où il a grandi sous le regard sévère et bon de son père et de sa mère. Voici enfin son église, l'église de grès rose qu'il a choisie pour le lieu de son repos.

A cause de l'heure avancée, la messe pontificale est remplacée par une messe basse. C'est encore Mgr Grellier, évêque de Laval, qui la célèbre. Les chants sont exécutés par la *schola* paroissiale, et par les élèves de l'Ecole normale d'Obernai. Après le chant du *Libera* et l'absoute présidée par le cardinal Luçon, le cœur de Mgr Freppel est transporté dans le monument qui lui est destiné au transept gauche : un vaste médaillon en grès rose où l'on a sculpté un ange qui entoure de ses bras une sorte de tabernacle protégé par une grille dorée. Les armes d'Obernai et celles du grand évêque y sont sculptées avec l'abeille légendaire. Au-dessous on a gravé cette inscription : « Je ne me connais que deux passions : l'amour de Dieu et de l'Eglise, et l'amour de la France. »

A droite et à gauche deux plaques de grès vosgien portent cette inscription :

ICI REPOSE
DANS SA TERRE NATALE REDEVENUE FRANÇAISE
LE CŒUR
DE S. G. MGR CHARLES-EMILE FREPPEL
NÉ A OBERNAI LE 1er JUIN 1827
PROFESSEUR A LA SORBONNE EN 1855
EVÊQUE D'ANGERS SACRÉ LE 18 AVRIL 1870
DÉPUTÉ DU FINISTÈRE LE 6 JUIN 1880
MORT A ANGERS LE 22 DÉCEMBRE 1891.
SES CONCITOYENS D'OBERNAI LUI ONT DÉDIÉ
CE MONUMENT LE 21 JUILLET 1921.

On déposa pieusement le cœur de Mgr Freppel dans le sépulcre orné de fleurs et de drapeaux, et la foule défila longtemps, silencieuse et recueillie, devant cette relique précieuse. On priait, on se souvenait, on comparait les temps, on remerciait Dieu du triomphe qui avait permis d'accomplir cette glorieuse cérémonie, on lui confiait le présent et l'avenir.

XIII. — Le soir, un banquet donné par la ville d'Obernai réunit à la mairie les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires avec un grand nombre d'invités, sous la présidence du cardinal Luçon. Des toasts furent portés par M. Eugène Gyss, premier adjoint au maire d'Obernai, M. le baron de Hell, le recteur d'Obernai, l'abbé Joseph Linder d'Obernai, fils de l'ami d'enfance de Mgr Freppel, l'abbé Leyder, un autre enfant d'Obernai, le docteur Montprofit. Enfin le cardinal Luçon se lève et remercie l'Alsace, Obernai, tous ceux qui avaient apporté leur concours à ces fêtes grandioses :

« Pour un Angevin, dit-il, Obernai est un lieu célèbre, parce qu'il est la patrie de Mgr Freppel. Comme il aimait son Alsace, cette vallée, dit-il dans un de ses discours, que Dieu s'est plu à combler des dons de la nature, où le Ciel s'est montré plus prodigue que nulle part de ses bienfaits, ces montagnes que les Odile et les Attale embaumèrent du parfum virginal de leurs vertus !... »

Comme il plaida la cause de l'Alsace ! « Mais dans cette Alsace il y avait un petit coin qui lui plaisait entre tous :

Ille terrarum mihi prœter omnes
Angulus ridet...

« C'était Obernai ; Obernai, sa maison natale ; Obernai, l'église de son baptême et de sa première Communion...

« Humble disciple de Mgr Freppel, et son fils dans l'épiscopat, c'est pour moi une bien douce jouissance de faire aujourd'hui la connaissance de la cité gracieuse où fut son berceau, des horizons qui ont charmé ses regards d'enfant, de ce mont de Sainte-Odile dont il portait imprimée dans son imagination la photographie inaltérable, des rues et des chemins où il a passé, de l'église où il a prié.... »

Il a honoré Obernai à la Sorbonne, à Angers, au Parlement, partout où « sa parole a chanté nos gloires nationales, » et dans ses panégyriques.

A la Chambre, il s'est concilié le respect et la sympathie de tous par sa bienveillance, sa droiture, sa fermeté, son travail acharné.

« Où puisait-il cette ardeur au travail, cet inlassable dévouement ?

« Ne croyez pas, Messieurs, que ce fut dans la recherche de sa propre gloire, encore sans doute qu'il n'y fût point insensible. Non, c'était dans le sentiment du devoir, dans l'obligation qui incombe à chacun de faire valoir les talents que la Providence lui a départis ; c'était dans sa foi, dans sa foi de catholique et d'Alsacien ; c'était dans cette force et cette énergie persévérante de la volonté qui, d'après ses propres paroles, est, avec la vivacité de l'intelligence, une des notes caractéristiques de votre race. A des interrupteurs qui voulaient, en le harcelant, l'obliger à descendre de la tribune, il

répondit un jour par ces fières paroles que tous les orateurs ont citées, mais qu'on ne se lasse pas de répéter pour les faire applaudir : « Messieurs, je suis Alsacien de naissance et je représente ici des Bretons ; c'est vous dire que pour lasser ma patience vous aurez à vaincre deux ténacités au lieu d'une. »

En nous séparant de son cœur, foyer de ses grandes pensées, « nous gardons indestructibles, à notre grand évêque, notre souvenir, notre admiration, notre reconnaissance. »

On acclama le cardinal, parce qu'il avait bien parlé de son Maître, et parce qu'aussi bien chacun apercevait sur son front comme le reflet des incendies allumés dans sa cathédrale par les obus allemands.

Ces fêtes émouvantes se terminèrent par un pèlerinage au sanctuaire de sainte Odile, la jeune et sublime aveugle qui est aussi un symbole, le symbole de la douceur qui triomphe de la violence, de l'agneau qui convertit les lions, de la lumière chrétienne qui s'imposa aux grands Mérovingiens, grâce aux moines admirables qui couvrirent de cloîtres et d'églises le sol défriché et fleuri.

* * *

Le travail que nous terminons n'est pas un travail définitif, et nous n'avons pas la prétention d'avoir écrit une histoire complète de Mgr Freppel. D'autres le feront avec plus de compétence et de talent, mais non avec plus d'amour. Cette grande figure vous laisse sous le charme. Pour la bien connaître et la bien comprendre, il faut lire les deux volumes de *Souvenirs* de M. le chanoine Grimault, elle y est peinte sous toutes ses faces. Le bon chanoine l'admirait et il l'aimait plus encore. Il a raconté ce qu'il a vu pendant vingt ans, à l'évêché, dans les tournées pastorales, dans les voyages, au Palais-Bourbon, et il l'a dit avec une affection profonde, dans un style savoureux et personnel. Dans son œuvre on peut trouver des naïvetés ; on doit y signaler surtout une grande finesse d'observation. Il connaît les défauts de son héros, ses brusqueries, ses vivacités, ses inégalités d'humeur, qui lui venaient surtout de la faiblesse avec laquelle sa mère l'avait élevé. Il cite ce mot d'un inspecteur d'Académie qui le vit à l'œuvre dans le commencement de son épiscopat : « Si cet homme avait de l'onction, nous serions tous perdus. »

Mais on aurait tort de conclure que s'il manquait d'onction il manquait aussi de cœur. Ce n'était pas un sentimental. Chez lui c'était l'idée, la tête qui dirigeait : M. Grimault le montre de reste ; mais quand on ferme son livre, on demeure sous cette impression que Mgr Freppel était bon, d'une bonté profonde et agissante. Il comprenait la bonté et il aimait à rendre justice à Napoléon III qu'il avait vu de près et qui était la bonté rayonnante : « Si vous saviez comme cet homme était bon ! » disait-il. Tous ceux qui ont approché l'empereur ont gardé cette impression. Cette bonté le perdit et perdit la France. Avec son incurable confiance dans les hommes, il devait être victime d'hommes comme Cavour et Bismarck qui n'étaient pas bons, mais habiles, sans scrupules ni loyauté.

Parce qu'il était bon, l'évêque d'Angers aimait les petits, les ouvriers, les abandonnés, il aimait le peuple. Pour voir les ouvriers de plus près, il voulut descendre au fond des ardoisières de Trélazé qui n'avaient peut-être pas vu d'évêque depuis la Révolution. L'accueil fut d'abord défiant, puis devint respectueux et cordial. Ces travailleurs le regardèrent, l'écoutèrent, et comme il s'enquérait avec intérêt de leur dur labeur, de leur salaire, de leurs familles, ils se sentirent touchés et ils furent conquis. Ils étaient fiers de lui, de sa démarche vers eux, fiers de lui avoir serré la main.

Il savait bien que la Révolution s'applique surtout à pervertir les classes ouvrières afin d'accomplir son œuvre néfaste. « C'est à elles, écrivait-il, qu'on s'efforce de persuader que la religion avec ses dogmes et ses préceptes est un mensonge et une duperie ; que le but de l'homme, c'est d'amasser et de jouir, et que le néant est le dernier mot de ses destinées. »

« On tremble, ajoutait-il, on tremble pour la France et pour l'Europe, à l'idée de ce que pourraient faire ces multitudes, sans frein religieux ni moral, le jour où renonçant à toute espérance du côté du ciel, elles n'auraient plus conscience de leur nombre et de leur force que pour chercher à se procurer sur la terre la plus grande somme de jouissance possible. Ce serait le commencement de la guerre sociale. »

L'un de ses grands étonnements, c'était de voir des hommes d'Etat intelligents, des publicistes avisés s'acharner sur la religion qui seule maintient encore le peuple en s'adressant à sa conscience, et précipiter le pays dans des catastrophes inévitables. C'est pourquoi, en évêque prévoyant, il parlait, il enseignait à l'ouvrier ses devoirs, il se rapprochait de lui, travaillait comme législateur à faire des lois qui lui soient favorables, et poussait à créer des œuvres moralisatrices pour « l'armer de force contre les sollicitations de l'erreur et du vice. »

L'Etat le trouvait en défiance pour ses prétentions, ses lois persécutrices, sa partialité, l'exagération de ses droits au détriment de la personne humaine, de la famille et de l'Eglise. « A la fin du XVIIIe siècle, disait-il, on ne parlait que des droits de l'homme ; à l'heure présente, de quelque côté que je me tourne, je n'entends plus parler que des droits de l'Etat. » L'Etat en définitive, ajoutait-il, c'est un petit nombre d'hommes qui le représentent ou le personnifient, qui imposent leurs opinions ou leurs haines, qui se substituent aux pères de famille, qui veulent chasser l'Eglise de la société. Ces hommes, il ne les connaissait que trop ; comment leur eût-il donné sa confiance ?

Il ne voyait de salut que dans l'Eglise, et quand on attaquait celle-ci, il trouvait pour la défendre des cris d'éloquence qui rappelaient ceux de Montalembert :

« Non, l'Eglise n'est hostile qu'à ce qui dégrade l'humanité, comme c'est son droit et son devoir. Si elle jette des cris de mère quand on lui arrache ses enfants, elle n'a pour leurs succès que des larmes de joie et des bénédictions. Elle n'a pas maudit l'Empire romain, alors même que l'Empire romain versait le sang de ses fils. Elle est de tous les siècles et elle aime tous les siècles. »

Mgr Meignan disait un jour à M. Grimault avec l'élégance qui le caractérisait : « Votre évêque aime la façade. » C'était vrai. Il voulait paraître inaccessible aux infirmités humaines ; lui, si simple et dédaigneux du faste, officiait admirablement et il y tenait ; son diocèse était le premier diocèse du monde, il le vantait publiquement, au point que Gambetta lui fit répondre un jour dans son journal : « Il faut que M. Freppel se déshabitue de ne voir dans la France qu'une paroisse du diocèse d'Angers. » Il connaissait sa propre valeur, et croyait que, par son merveilleux travail, il pouvait atteindre à tout. Il y avait chez lui de la façade ; mais l'intérieur de l'édifice était encore de beaucoup plus riche que la façade.

Dans l'édifice, il y a ses œuvres.

Ses envieux, car il en eut, ont déprécié ses Etudes sur les Pères de l'Eglise. Ils n'ont pas voulu voir que ce ne sont pas des traités *ex professso ;* ce sont des conférences faites à un auditoire distingué, mais laïque, qui ne l'eût pas suivi dans de hautes considérations philosophiques, philologiques et théologiques. Certaines pages ont vieilli, certains points n'ont pas été abordés, parce qu'il était toujours préoccupé de se rendre intéressant, actuel ; certains jugements peuvent être contestés ; mais l'ensemble demeure imposant, et plus d'un de ses détracteurs s'est inspiré de son magnifique travail.

Philosophie, théologie, droit canonique, histoire, sciences naturelles, il avait tout étudié et il avait tout retenu dans son admirable mémoire. Aussi pouvait-il traiter tous les sujets : ce qui émerveillait ses collègues du Palais-Bourbon. Ses discours à la Chambre demeurent un arsenal où l'on trouve toutes les armes à l'aide desquelles on peut combattre victorieusement les erreurs politiques et philosophiques contemporaines. Mgr Pie lui est supérieur dans les questions théologiques, particulièrement dans la question du naturalisme ; mais il s'y était spécialisé, tandis que Mgr Freppel est plus varié, plus riche de science universelle, plus fécond dans ses plans, plus pressant dans ses démonstrations. L'évêque de Poitiers lui rendait hommage. Après l'éloge de Mgr Fruchaud, archevêque de Tours, il lui écrivait : « Je ne vous lis jamais sans entrer en confusion de ce que j'ose écrire. » L'un et l'autre d'ailleurs parlaient une langue très pure, une langue que n'eût pas désavouée Bossuet ; l'un avec plus d'onction, plus d'harmonie, l'autre avec plus de puissance, dans cette manière un peu massive qui rappelle l'Alsace ; mais dans l'un et l'autre, quelle logique, quelle clarté et quelle force !

« Je ne me connais au cœur que deux passions : l'amour de l'Eglise et l'amour de la France. » C'est ainsi que Mgr Freppel clôt son ouvrage sur la *Révolution française*. C'est aussi sur ces mots qui le résument que nous clorons cette étude.

LITURGIE

Q. — La fête de S. Joseph fixée au mercredi qui précède le 3e dimanche après Pâques est solennisée *pro populo* ce 3e dimanche. Or, en 1924, le 3e dimanche après Pâques coïncidera avec le 2e dimanche de mai, jour de la fête nationale de sainte Jeanne d'Arc.

Laquelle de ces deux solennités devra-t-on célébrer *pro populo* le 2e dimanche de mai ? Liturgiquement parlant, n'est-ce pas celle de S. Joseph, dont la fête est de 1re classe, tandis que la fête de sainte Jeanne d'Arc n'est que de 2e classe ? Mais alors, quand devra-t-on faire *pro populo* la solennité de sainte Jeanne d'Arc ?

R. — Pour celles des localités de France dont S. Joseph serait le patron principal, pas d'hésitation possible : là, en vertu du décret de Caprara, toujours en vigueur, on devra l'année prochaine, tout comme les autres années, célébrer au 3e dimanche après Pâques la solennité transférée de la St-Joseph, parce que fête patronale du lieu. (Cf. S. R. C., 26 janv. 1917, *Carcassonen.*, ad 1).

Nulle part ailleurs la célébration de la solennité extérieure de S. Joseph n'est obligatoire ce 3e dimanche. Celle de la solennité extérieure de sainte Jeanne d'Arc ne l'est pas davantage le 2e dimanche de mai. En effet, il y a seulement *permission,* — mais rien de plus, — de célébrer à leur jour primitif, et encore sauf empêchement liturgique, la solennité extérieure de certaines fêtes anciennement fixées à un dimanche mineur. (S. R. C., 28 oct. 1913, *Decr. gen.*, § I, n. 2[1] ; 12 févr. 1916, *Dubia,* ad 2).

Cela étant, lorsque deux de ces solennités extérieures facultatives viennent à se rencontrer le même dimanche, si l'on veut en célébrer une, laquelle préférer ? En l'absence de toute décision *ad hoc* de la S. C. des Rites[2], il convient, à notre humble avis, de choisir la solennité à laquelle on prévoit que les fidèles prendront une part plus marquée. Il n'est pas inouï en liturgie que l'on ait à tenir compte du concours du peuple pour jouir de la faculté de célébrer, dans des circonstances déterminées par les rubriques, une messe non conforme à l'office du jour, quand — et c'est toujours le cas pour l'office du dimanche — il exclut de droit les messes votives ordinaires. (Cf. Rubr. gén. du Missel, tit. VI ; Nouv. rubr. du Missel, tit. IV, n. 2). Du reste, c'est uniquement en faveur

[1] Pour les églises astreintes à l'office choral, — v. g. pour les cathédrales, — ce décret défend d'y chanter la messe desdites solennités extérieures, non seulement comme messe conventuelle, mais même en plus de cette dernière messe. Dans ces églises, on peut seulement ajouter sous une seule conclusion à l'oraison de la messe conventuelle du jour l'oraison de la solennité extérieure occurrente.

[2] On ne saurait invoquer les réponses de la S. C. des Rites du 6 mars 1896, n. 3890, ad 3, et du 20 juin 1899, n. 4040, ad 1 et 2, pour imposer en pareil cas le choix de la solennité la plus digne, et pour autoriser le renvoi de la moins digne à un autre dimanche. Les solennités dont il s'agit dans ces deux réponses sont *obligatoires* et au besoin *transférables*. Elles diffèrent donc de celles dont nous avons à nous occuper en ce moment.

du peuple et pour satisfaire la dévotion de celui-ci, que l'Eglise a permis de reporter au dimanche la solennité extérieure de certaines fêtes.

On ne saurait donc, jusqu'à nouvel ordre, songer à proposer, pour le dimanche 11 mai 1924, — 3e après Pâques et 2e de mai, — une ligne de conduite uniforme. Là où, en raison de l'incidence de la fête nationale, le culte religieux de sainte Jeanne d'Arc est particulièrement populaire le 2e dimanche de mai, il sera tout indiqué de faire ce jour-là la solennité extérieure de cette Sainte, en célébrant *coram populo* la messe propre à celle-ci. Par contre, dans les sanctuaires où la dévotion envers S. Joseph est en grand honneur et où les fidèles ont coutume d'affluer le 3e dim. après Pâques, — v. g. dans les églises et chapelles dédiées à ce saint Patriarche, — il sera évidemment préférable de célébrer alors la solennité extérieure de S. Joseph.

Rappelons, en terminant, que les solennités extérieures introduites en exécution du *Motu proprio « Abhinc duos annos, »* — au nombre desquelles se trouvent précisément les deux solennités qui font l'objet de la présente consultation, — sont tellement attachées au dimanche où se célébrait autrefois la fête à laquelle elles appartiennent, que, sans un indult très spécial [1], elles ne pourraient être reportées à un autre dimanche. (S. R. C., 12 févr. 1916, *Dubia,* ad 1).

Q. — Je vous soumets ci-joint un plan d'*Ordo* pour ma paroisse pendant l'octave de S. Martin, patron du lieu.

Mon église n'étant pas consacrée, je n'ai pas à m'occuper, du 6 au 13 novembre, de l'anniversaire de la Dédicace de l'église propre.

La seule chose qui m'embarrasse, c'est l'office du dimanche 18 novembre prochain. La Dédicace des basiliques de S. Pierre et de S. Paul l'emporte sur le dimanche. Mais l'octave de S. Martin l'emporte sur cette Dédicace, et le dimanche l'emporte de son côté sur l'octave de S. Martin. Alors, quel office faire ce jour-là ?

Beaucoup de curés en France sont dans mon cas. Aussi, j'estime que ma question vaut la peine d'une réponse dans les colonnes de l'*Ami.*

R. — Comme vous l'avez pu voir, l'*Ami* a déjà répondu le 25 octobre dernier, p. 685, à une question analogue.

Nous croyons devoir ajouter ici un mot.

Bien qu'ayant chez vous une préface propre, autorisée pour la fête de S. Martin de Tours et pour son octave, vous devrez néanmoins, le dimanche 18 novembre prochain, dire, à la messe de la Dédicace des basiliques de S. Pierre et de S. Paul, la préface de la T. S. Trinité. Cette préface convient en effet au dimanche occurrent, commémoré en premier lieu dans ladite messe. D'ailleurs, comme l'a déjà fait observer l'*Ami* [2], la messe de la Dédicace exclut toute préface même propre à un office commémoré ou à une octave en cours, si ce n'est pas un office ou une octave du Seigneur. (Nouv. rubr. du Missel, tit. VIII, n. 2 ; S. R. C., 17 nov. 1922, *Dubia,* ad 2). Cette messe ne saurait donc admettre en aucun cas votre préface propre de S. Martin.

Q. — S. Paul, titulaire de mon église (double de 1re classe), se trouve en occurrence perpétuelle avec S. Martial, patron du diocèse (double de 1re classe).

Avant l'introduction de S. Irénée renvoyant S. Léon au 3 juillet, S. Martial était fixé au 3 juillet, jour libre alors.

Or, ce jour n'est plus libre, étant assigné à S. Léon. Dois-je renvoyer S. Martial au jour suivant, 4 juillet ? Dois-je laisser S. Martial en possession immémoriale du 3 juillet, et renvoyer S. Léon au 4 ?

R. — Perpétuellement empêchée par la fête du titulaire de votre église, la fête de S. Martial, double de 1re classe dans tout le diocèse, doit être replacée chez vous au premier jour libre.

Or, d'après les nouvelles rubriques du Bréviaire (tit. V, n. 2), est libre pour la reposition perpétuelle d'une fête double de 1re classe tout jour qui ne se trouve pas déjà occupé par une autre fête double de 1re ou de 2e classe, ni par une vigile privilégiée, ni par un office excluant les fêtes doubles de 1re classe.

Par conséquent, la fête de S. Martial doit être replacée définitivement chez vous au 3 juillet, comme en son siège propre, bien que ce jour soit désormais occupé dans le calendrier de l'Eglise universelle par la fête semi-double de S. Léon II, pape et confesseur. Par suite, la fête de ce saint pape est simplifiée à perpétuité dans votre calendrier paroissial, et vous en faites mémoire le 3 juillet à Laudes seulement et aux messes privées de S. Martial, sans en lire à Matines la 9e leçon. (Nouv. rubr. du Brév., tit. V, n. 1, et tit. VII, n. 1 ; Nouv. rubr. du Missel, tit. V, n. 1).

Q. — Comment doit procéder le prêtre en donnant la bénédiction du Saint-Sacrement, soit avec le ciboire, soit avec l'ostensoir ?

Doit-il faire un seul ou plusieurs signes de croix ? A-t-il une formule de prière à réciter ? Les fidèles ont-ils à faire sur eux-mêmes un signe de croix ?

R. — Il est réservé aux évêques de donner la bénédiction du Saint-Sacrement en formant trois signes de croix. (Cérém. des Ev., l. II, ch. XXXIII, n. 27). Les abbés réguliers eux-mêmes ne le peuvent que lorsqu'ils officient pontificalement. (S. R. C., 13 juin 1693, n. 1897). Quant aux simples prêtres, séculiers ou réguliers, ils doivent se contenter de tracer sur l'assemblée un seul signe de croix avec l'ostensoir ou le ciboire. (S. R. C., 22 juin 1675, n. 1540 ; 11 févr. 1702, n. 2091) [1].

On ne doit rien dire en donnant la bénédiction, et il n'est pas permis au chœur de chanter pendant celle-ci. (Cérém. des Ev., *loc. cit.* ; Rituel, tit. IX, ch. V, n. 6 ; S. R. C., 9 févr. 1762, n. 2464 ; 23 mai 1835, n. 2722, ad 3 ; 11 juillet 1857, n. 3058, ad 2).

Il n'est ni prescrit ni défendu aux fidèles de se signer pendant la bénédiction. C'est un pieux usage à conserver là où il existe.

[1] C'est en vertu d'un indult de ce genre que la solennité extérieure de sainte Jeanne d'Arc a été reportée à perpétuité du dimanche dans l'Octave de l'Ascension, où, conformément au décret général du 28 octobre 1913, elle avait lieu d'abord, au 2e dimanche de mai.

[2] Voir no du 1er mars 1923, p. 143.

[1] Notons en passant que, dans une chapelle de communauté, il ne serait pas permis de donner une bénédiction spéciale du Saint-Sacrement vers le chœur des religieuses ; le prêtre doit bénir uniquement du côté des fidèles agenouillés devant l'autel. (S. R. C., 11 déc. 1773, n. 2499).

IMPRIMATUR
Lingonis, die 7 novembris 1923.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

ANÉMIE

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE, CHLOROSE
Sirop de **DESCHIENS** à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul Baudry 6 fr. franco et Phar^cies

Faites tous vos achats directement à la Fabrique d'Ornements d'Eglise.

Bronzes - Orfèvrerie - Chasublerie - Lingerie - Statues - Ameublement
La plus ancienne Maison, **fondée en 1580.**
Envoi des Catalogues sur demande.
Ancienne Maison TRIOULLIER. — **MONTAGNIER,** Succ^r
24, Rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)
Registre du Comm^ce d'Avesnes-s-Helpe. N° inscript. 2625

PHARMACIE DE ROME
A. BAILLY, 15, rue de Rome, PARIS
Tous produits pharmaceutiques — Bandages Bas à varices, Ceintures
LIVRAISONS *Brochures sur demande* EXPÉDITIONS

Fondée en 1830 — **LA NATIONALE** — Siège Social 2, Rue Pillet-Will PARIS
Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat

Rentes Viagères immédiates ou différées
aux taux avantageux des nouveaux tarifs
L'augmentation du revenu par la Rente Viagère est pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite le remède le plus efficace à la cherté de la vie.
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

Maison Catholique offre à nos Abonnés **VINS DE BORDEAUX**
Vin rouge à partir de 375 fr. la barrique de 225 litres. Blanc à partir de 450 fr., franco de tout, port, régie et fût compris. Expédition en demi-barrique et quart. Demander prix courant complet et 2 échantillons franco
à **MM. Guy de BINOS et C^ie négociants**
2, rue de l'Union, à TALENCE (Gironde).

LISEZ CECI M^me L. MARQUIS, directrice de l'**Intermédiaire catholique de Besançon et de Genève,** fondé en 1884, 2, rue Péclet, à **Besançon,** se recommande tout spécialement **aux** lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leurs achats en **Montres, Pendules, Bijouterie** et **Orfèvrerie.** Ils peuvent **s'y** adresser en toute confiance. Demander catalogues franco. Articles spéciaux pour 1^res communions : Chapelets, Médailles, etc. — Prix avantageux.

LA LIBRAIRIE **René GIARD** 2 Rue Royale LILLE
ACHÈTE au maximum de leur valeur toutes bibliothèques & lots de livres de théologie, patrologie, littérature etc., fins d'éditions.
Catalogue périodique gratuit

VITRAUX L. BALMET 108, Cours St-André, GRENOBLE — Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (v. p. 213, n° 18 oct. de l'*Ami*).

VOUS LAVEZ TOUT AVEC DU SAVON SAUF VOS DENTS !
pourquoi ?

Quand vos mains sont grasses vous recourez au SAVON, rien qu'au SAVON que vous savez nécessaire.

Pourquoi n'en faites vous pas autant pour vos dents !

Cependant les matières grasses des aliments sont autrement dangereuses dans la bouche que sur les mains. Leur corruption inévitable est non seulement la cause essentielle de la carie des dents, mais aussi le plus puissant véhicule des maladies épidémiques.

LAVEZ DONC VOS DENTS tous les jours après chaque repas, jamais vous ne les laverez trop souvent !

GIBBS
avec son
Savon Dentifrice
vous conservera sous un arôme exquis des dents saines et une haleine fraiche.